

~~A 22.~~

P R A T I Q U E
DE QUELQUES
GALLICISMES,
P R O V E R B E S
ET
M E T A P H O R E S,
O U F A Ç O N S D E P A R L E R
F I G U R É E S,
E N F O R M E D E D I S C O U R S P R O P R E S
À F A I R E C O N N O Î T R E L E G É N I E
D E L A L A N G U E F R A N Ç O I S E .

O N Y A J O I N T
L E C É R É M O N I A L
D E S L E T T R E S ,

O U
L E S F O R M A L I T É S
Q U E L ' O N D O I T O B S E R V E R E N
É C R I V A N T À D I F F É R E N T E S
P E R S O N N E S .

P A R M R . D . E . C H O F F I N .
L . P .

A H A L L E
D E L ' I M P R I M E R I E D E J E A N J A Q U E S C O U R T .
M D C C L X I I I .

FRATRO
GALLICIS
PROVERBES
METAPHORES
OU FACONS DE PAYER
EN FORME DE DISTICS TROTES
A FAIRE CONNOITRE LE
DE

KÖN. PR. FR.
UNIVERS.
ZV HALLE

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt





AU LECTEUR.



Le Mécanisme des Langues est quelque chose d'assez facile: avec un peu de mémoire et de jugement on n'a qu'à fréquenter quelque temps une Nation, on en saura bientôt la Langue; on la saura du moins assez pour pouvoir se passer d'interprètes dans les occasions, où il n'est question que d'expliquer des idées communes.

Mais si l'on veut pénétrer plus avant; si l'on veut connoître le génie de cette Langue, ses diverses combinaisons, l'élégance de ses expressions, ses tours vifs et délicats, c'est une science qui demande une étude particulière et réfléchie.

Moins une Langue est cultivée, plus elle est aisée. S'il y a de la difficulté, ce ne peut être que dans les organes; il n'y en a point

dans l'esprit, dès qu'on a assez de mémoire pour retenir des mots. Au contraire plus une Langue est cultivée, plus elle est difficile à ceux qui la veulent posséder parfaitement. Il faut apprendre des règles fondées sur des raisonnemens métaphysiques, qui demandent beaucoup d'intelligence et de pénétration; il faut du discernement, du goût, de l'esprit, du génie pour sentir les beautés de cette Langue, et pour distinguer ce qui est élégant de ce qui ne l'est pas.

Rien n'est si aisé que de *parler François*, rien n'est peut être moins aisé que de *bien parler François*. C'est une de ces Langues qui demandent une étude réfléchie, et plusieurs fortes de talens. De là vient qu'il est si rare, parmi les *François* mêmes de voir des gens qui possèdent bien leur Langue, à la réserve des personnes de la Cour, et des Savans d'un certain ordre.

La Langue Françoisé est fixée par des règles et des Loix invariables, fondées sur les Principes de la raison et du jugement. Il n'est pas permis d'ignorer ces Loix, ni d'en secouer le joug, sans courir risque de parler un Langage obscur et inintelligible, comme cela arrive dans les Langues où tout est arbitraire, excepté la Signification des mots.

Person-

Personne ne niera, je pense, que la Clarté et la précision ne soient la véritable beauté d'une Langue (sans toutefois en être l'unique) et qu'elles ne doivent être le principal objet de ceux qui veulent apprendre cette Langue, en supposant que leur but principal est de se faire entendre. Or cette clarté et cette précision naissent en partie du choix des termes, et de l'observation des règles établies par la plus saine partie d'une Nation; d'où il résulte que pour bien parler une Langue, il faut avoir une connoissance exacte de ses expressions, de ses tours et idiotismes, et observer les règles prescrites par l'usage.

L'auteur dans la Composition de cet ouvrage a eu pour but principal de faciliter à la Nation Allemande, l'étude de ce qui fait le beau et l'essentiel de la Langue Françoisé. Voilà son objet. Si elle retire quelque avantage de son travail, Voilà sa récompense.

à Halle, le II. Fevrier 1773.



I. TABLE



I. TABLE DES EXERCICES.

I. Exercice. De la guerre.	pag. 1
II. Sur la même matière.	2
III. D'une Visite et de plusieurs autres matières.	4
IV. Du Mépris de la réprehension,	5
V. D'un repas d'Avaricieux.	6
VI. De quelques défauts Corporels.	7
VII. De quelques défauts de l'esprit et du Coeur.	9
VIII. De l'Erudition.	10
IX. Des Indispositions et de la Maladie.	11
X. Dialogue de l'Etude.	12
XI. Des Crimes et des punitions.	14
XII. Du Siège d'une Ville.	15
XIII. Des Livres.	16
XIV. Des Maladies et de la Mort.	17
XV. De la débauche et de ses suites.	19
XVI. D'une Visite etc. de la prévention.	20
XVII. De l'Emprunt.	21
XXIII. D'un homme pervers et d'un scélerat.	22
XIX. D'un gueux, d'un Coquin etc.	24
XX. De l'opulence et de l'abus des richesses.	25
XXI. Sur différentes Matières triviales.	26
XXII. De l'Ecriture etc.	27
XXIII. De la Paresse et de la Fainéanrise.	29
XXIV. De la Dissention	31
XXV. De l'Enjouement, de la raillerie etc.	32
XXVI. De la Vertu.	33
XXVII. De la Santé.	35
XXVIII. Des promesses et des Présens. Dialogue.	37
XXIX. Des Présens.	39
XXX. Du Vêtement.	40
	XXXI.

XXXI. De la Prévention et de la suffifance.	42
XXXII. De l'Avarice.	44
XXXIII. De la bonne Mine.	45
XXXIV. D'un homme de Guerre.	47
XXXV. Du Détriment ou Dommage.	48
XXXVI. De l'Apparence.	49
XXXVII. Des Nouvelles.	51
XXXVIII. Continuation.	53
XXXIX. De l'humeur et de l'Emportement.	54
XL. D'un Repas somptueux.	55
XLI. Continuation.	57
XLII. Continuation.	58
XLIII. Dialogue.	60
XLIV. Dialogue.	61
XLV. Des Indispositions, des Maladies et incommo- dités.	63
XLVI. Continuation.	64
XLVII. Sur le verbe ACCOMMODER et ses Compo- fés.	66
XLVIII. Idiotifmes du verbe ALLER.	67
XLIX. Sur le verbe BATTRE.	68
L. Sur les adjectifs BEAU ET BELLE.	70
LI. Sur le Mot AIR.	71
LII. Sur le Mot BLANC.	72
LIII. Sur le Mot BON.	74
LIV. Sur le Mot CHIEN.	75
LV. Sur le Mot COEVR.	78
LVI. Sur le Verbe DONNER.	79
LVII. Sur le Mot EAU.	80
LVIII. Sur le verbe FAIRE.	82
LIX. Sur le Mot OEIL et YEUX.	83
LX. Continuation.	85
LXI. Sur le Verbe METTRE.	86
LXII. Continuation.	87
LXIII. Sur le verbe PRENDRE.	89
LXIV. Continuation.	90
LXV. Sur le Mot MAIN.	91
LXVI. Sur le Mot PIED.	93

LXVII.

LXVII. Continuation.	94
LXVIII. Sur le Verbe MANGER.	95
LXIX. Sur le Verbe MOURIR.	96
LXX. Sur le Verbe PARLER.	98
LXXI. Sur le Verbe PASSER.	99
LXXII. Sur le Verbe PORTER.	101
LXXIII. Sur le Verbe TENIR.	102
LXXIV. Continuation.	104
LXXV. Sur le mot TERRE.	106
LXXVI. Sur le mot TETE.	107
LXXVII. Continuation.	108

II. TABLE DES ARTICLES

DU CEREMONIAL DES LETTRES.

I. Article. Des Billets.	pag. 114.
II. Du Papier que l'on employe pour les Lettres.	116
III. De l'Inscription des Lettres.	117
IV. Du Corps des Lettres.	120
V. De la Soucription des Lettres.	128
VI. De la Date et des Apostilles.	138
VII. De la manière de plier les Lettres et de les ca- cheter.	139
VIII. De la Suscription extérieure des Lettres.	142
IX. De quelques Régles de bienfiance.	149



EXER.



EXERCICE I.

D E L A G U E R R E.

Composé avant la bataille de Zorndorf.

A ce qu'il paroît les C** et les C** sont de fort mauvaises gens. Il semble qu'ils ne soient faits que pour brûler, pour piller, pour ravager, (saccager) pour détruire. Les cruautés qu'ils exercent font dresser les cheveux à la tête. Nous voilà perdus, si Dieu ne nous assiste. On peut dire ici: L'homme propose et Dieu dispose. Qui compte sans l'hôte compte deux fois. Qui auroit cru qu'ils en viendroient à de telles extrémités? Cependant il faut se rassurer. Contre fortune bon cœur. Nous pourrions avoir notre revanche. Chacun à son tour. (Autant leur en pend à l'œil). Aujourd'hui à moi, demain à toi. Je ne désespère pas que nous ne les battions

A comme

comme il faut, si nous nous y prenons de la bonne manière, et surtout si Dieu nous est favorable, lui dont nous implorons le secours. Son bras n'est pas raccourci. Quoi que nous ayons beaucoup d'ennemis sur les bras ; j'espère que nous verrons bientôt les effets de son assistance.

Après la bataille.

Heureuse révolution ! Notre Espérance n'a pas été vaine. Les ennemis sont battus. Le Roi a remporté sur eux une éclatante victoire. Nous avons célébré une fête d'actions de grâces et chanté le Te-deum. Nous voilà vengés des insultes de nos ennemis, qui se sont retirés avec beaucoup de perte. Ceux qui l'attendent au Seigneur, (à l'Éternel) ne feront point confus.

EXERCICE II.

Sur 'la même matière.

Pour les Fr** (pour ce qui regarde, pour ce qui concerne les Fr**, pour ce qui est des Fr**, quant aux Fr**), je crois qu'ils ont perdu la tramontane, et qu'ils ne savent plus à quel Saint se vouer ; (de quel bois faire flèche, de quel côté se tourner, de quel côté donner de la tête, ou sur quel pied danser.) Le Prince F** les a entièrement défaits, (les a battus à platte couture.) On en a fait passer un grand nombre au fil de l'épée. On les a poursuivis par monts et par vaux. On leur a enlevé plusieurs canons et

et drapeaux, et fait sur eux beaucoup de prisonniers. Ils se sont retirés précipitamment en criant : Sauve qui peut. C'est à quoi ils ne s'attendoient pas. Ils faisoient les fanfarons avant la bataille; mais on leur a rabattu le caquet. Ils sont bien capots. On croit qu'ils ne s'en releveront pas. Ils ne savent à qui s'en prendre, ni que dire, ni que penser. Tant pis pour eux; Que ne restoient-ils chez eux? Tant mieux pour nous.

Le Prince d'Isembourg leur a fait voir que 6000 Hessois valent bien 1200 Fr**, ou peu s'en faut. Il seroit à souhaiter que cela les rendît moins hautains, moins fiers et plus humbles. Qui fait ce qui peut arriver? A quelque chose malheur est bon.

Pour les Alliés ils font bonne contenance, et si les ennemis les attaquent, ils trouveront à qui parler. Mais je crois qu'ils n'ont garde. Je crois qu'ils ne reviendront pas à la charge, qu'ils ne s'y froteront plus. Et bien leur prendra de s'en tenir là.

Les Fr** n'ont pas profité de leur défaite. Fiers de leur grand nombre et flattés de l'espérance de réparer leurs pertes, ils ont encore voulu se mesurer avec les Alliés près de Minden, mais ils se sont venus bruler à la chandelle: ils s'en sont maltrouvés. Au lieu d'avancer, ils ont reculé; et les voilà réduits aux abois.

EXERCICE III.

D'une Visite, et de plusieurs autres matières.

Je viens de chez ma Tante, qui m'a reçu fort civilement, (fort honnêtement, fort poliment;) qui m'a fait un très bon accueil; un accueil fort gracieux. Elle m'a chargé de vous faire un compliment de sa part, et vous fait prier de l'aller voir aux premiers jours, disant qu'elle ne vous a vu depuis un siècle. Elle m'a fait espérer de me venir voir demain; faites-moi le plaisir de vous trouver au rendez-vous. Je ne fus pas plutôt chez ma Tante qu'elle me fit asseoir auprès d'elle et me présentant une tasse de Café, elle me demanda quelle boisson étoit la meilleure; ou celle que je prenois pour la meilleure. Je lui répondis, C'est selon, Madame; les goûts sont différents. Pour moi j'aime fort le Thé, mais j'aime encore mieux le Café, qui me fortifie la tête et l'estomac, sans me causer ni tremblement, ni ébullition de Sang. J'aimerois mieux me passer de Vin que de Café; car le vin monte à la tête et la brouille, au lieu que le Café n'enivre pas. Notre voisin dit, qu'il en prendroit plus souvent, s'il étoit plus pécurieux. Mais le moyen d'en acheter quand on manque d'argent? Surtout quand on fait gloire de n'avoir point de dettes, ou que les Marchands disent: Crédit est mort: Point d'argent, point de Suisses. Il faut que chacun se régle suivant sa bourse.

Il étoit tard quand je pris congé de ma Tante: c'est pourquoi elle me fit conduire et éclairer par son valet; (par sa servante;) à qui j'aurois volontiers donné pour boire; (pour des épingles;) mais par malheur je n'avois point d'argent sur moi: ce sera pour une autre fois.

EXERCICE IV.

Du mépris de la répréhension.

J'ai voulu reprendre mon Cousin sur sa négligence, mais il m'a rabroué en me disant: allez vous promener; je n'ai que faire de vos conseils; mêlez-vous de vos affaires et me laissez en repos; je me soucie bien, je me mocque bien de vos remontrances. Il prend tout en mauvaise part et relève toutes mes paroles. Plus on l'exhorte, plus il se fâche: il ne se paye point de raisons. On a beau le presser et l'exhorter, c'est peine perdue. A laver la tête d'un More on perd sa lessive. On a beau prêcher à qui n'a coeur de bien faire. En un mot, il est incorrigible. Son Père lui a fait aussi des remontrances, mais autant en emporte le vent. Je ne m'ingérerai plus à le reprendre, et je lui laisserai la bride sur le cou. Qu'il vive à sa fantaisie. Malheur à lui le pauvre garçon; je crains tout pour lui, s'il ne change de conduite. Au lieu de fréquenter les Collèges ou Leçons publiques, il perd son tems (il s'amuse) à jouer aux Cartes, et à d'autres sortes de jeux. Il perdit hier la somme de dix

écus dans une séance, et croyant se racquitter le soir il revint à la charge et perdit encore un Louisd'or. Il est si acharné au jeu, qu'il en perd le boire et le manger. Il renverse l'ordre des choses, et fait du jeu le principal, et du principal l'accessoire. Il fait de la nuit le jour, et du jour la nuit. Il s'est amouraché d'une fille, et passe des journées entières auprès d'elle. Il en tient. Il s'est jeté dans la débauche; il court à sa perte, et veut périr à quelque prix que ce soit, ou coûte qu'il coûte. Tant pis pour lui; il s'en mordra les doigts: mais je crains fort que ce ne soit trop tard. Cependant il vaut mieux tard que jamais.

EXERCICE V.

D'un repas d'Avaricieux.

Jai été voir aujourd'hui mon Oncle qui passe pour Avare, et qui ne se pique pas de générosité; mais je l'ai trouvé tout autre qu'il n'étoit. Il m'a retenu à souper, où il avoit invité plusieurs personnes, et où j'ai fait les honneurs de la Maison. Il nous a régalez à merveille. Aussi dit-on qu'il n'y a chère que d'Avaricieux. C'est ce qu'il a bien fait voir aujourd'hui, si tant est, qu'il soit encore avare. Il a tout mis par écuelles. Nous avons décoeffé une couple de bouteilles de vin de Bourgogne, et d'autre bon vin, et après avoir bu à Votre santé, et à celle de votre chère moitié, nous avons fait rubis sur l'ongle. Il nous a servi de grand et de petit gibier, entre autres une
hure

hure de Sanglier, un filet de cerf, et un excellent rôti de bif; sans oublier les poissons, les légumes, la pâtisserie, ni la viande de boucherie, ni les ragouts, ni les fricassées etc. Pour le dessert il avoit des confitures sèches et liquides, et du fruit de toutes sortes. Je ne voulois plus boire, mais il m'a dit: bûvez encore un coup; et j'ai été obligé de lui faire raison. Je craignois de me griser, de m'enyvrer, ou que le vin ne me donnât dans la tête; mais par bonheur il ne m'a point fait de mal. Le repas fini, je l'ai remercié de ses bontés: mais il m'a répondu: il n'y a pas de quoi; je crois que vous vous moquez. Avant que de me retirer, je lui ai dit adieu, aussi bien qu'à ma Tante; car je compte de partir dans quelques jours pour l'Angleterre, d'où je ne retournerai de deux ans; et quand je serai de retour, j'irai m'établir à Berlin, à Dresden, où a Copenhagen, selon le tour que prendront les choses.

EXERCICE VI.

De quelques défauts corporels.

Il y a ici plusieurs personnes infirmes, disgraciées de la Nature,) dont l'une cloche ou boite, la seconde est louche, et la troisième est bossue, (porte la hotte,) ou pour parler par ménagement, est un peu voutée. On pourroit aussi dire, qu'ils sont marqués au B; c'est à dire qu'ils sont Boiteux, Borgnes ou Bossus. Mais il y auroit de l'indiscretion à les en railler, puis qu'ils n'en font

pas la cause, et que les mêmes disgraces peuvent arriver à d'autres, qui en sont exemts. Ils doivent plutôt exciter notre compassion, et même notre reconnoissance, puisque plusieurs d'entre eux ont été estropiés en s'exposant pour la patrie. Témoin le Général N. qui a toujours payé de sa personne, et qui est dangereusement blessé d'un coup de canon, qui lui a emporté une jambe. L'on a consulté les Médecins, qui ont ordonné l'amputation: mais en ce cas on craint pour sa vie; car ces remèdes violens n'ont pas toujours d'heureuses suites. La gangrène pourroit aussi venir à la traverse, et trancher le fil de ses jours. Tout le monde en est allarmé, et qui ne le seroit? S'il en revient, toutes les personnes bien-intentionnées s'en réjouiront à l'envi.

M. N. a la vue courte; il se sert de lunettes; son frère aussi, qui a les yeux troubles, ou la berlue; il ne voit presque goutte; il a une taie sur l'oeil; on croit que c'est la cataracte: il la veut faire abattre par un oculiste; peut-être qu'il recouvrera la vue. Sa soeur entend dur; elle est sourde. Il faut lui parler avec un cornet. Un autre fait la sourde oreille. Il n'y a point de plus mauvais sourds que ceux, qui ne veulent point entendre. Il vaut pourtant mieux être sourd que muet. Voilà un Soldat qui est manchot.

EXER-

EXERCICE VII.

De quelques défauts de l'Esprit et du Cœur.

On verra peu de personnes tels que Gaillard, qui vit à l'avanture, au jour la journée, et sans réflexion. C'est un indolent, un vrai sans-fouci. On a beau lui dire de se changer, d'être plus appliqué, et d'user de plus de précautions; il ne tient compte de ce qu'on lui dit, et n'en fait gré à personne. Cependant il fait l'entendu et le suffisant; il est entêté, infatué, et prévenu de son mérite, et s'empporte, quand on lui fait des remontrances, ou qu'on lui dit ses vérités. Bien qu'on lui fasse toucher au doigt qu'il est dans l'erreur, il n'en veut pas convenir, et dit qu'on lui en impose, ou qu'on veut lui en faire à croire. Il ne se paye point de raison, et veut toujours mesurer les autres à son aune; c'est là son foible. Quand il a offensé quelqu'un, il ne s'en met non plus en peine que si de rien n'étoit. Il avoit formé un grand dessein; mais son entreprise est avortée, et il veut s'en prendre à moi, qui n'en puis mais: cependant il m'en veut et persiste dans ses soupçons. Il se croyoit bien fin, et hier on lui donna un poisson d'Avril; cela l'a mis de mauvaise humeur, et il cherche à se venger. S'il ne se corrige de ses défauts, on lui en donnera tout du long de l'aune. Je me passe bien de lui, mais il ne peut pas se passer de moi. Je crains qu'il ne s'attire des affaires par sa mauvaise langue: car il est trop indiscret et ne ménage personne. Il

A 5

vouloit

vouloit m'impliquer dans une mauvaise cause; mais je lui ai répondu: Ami jusqu'aux Autels.

EXERCICE VIII.

De l'Erudition.

Quelqu'un raillant Mr. N. sur sa petite taille (et sur son air peu avantageux,) un autre lui dit: de quoi vous avisez-vous de railler un si habile homme? Ne savez-vous pas que les hommes ne se mesurent pas à l'aune? C'est un homme qui vaut son pesant d'or. Il est vrai qu'il n'a pas sacrifié aux graces: mais en échange il a le coeur et l'esprit bienfaits. C'est un prodige d'érudition: il n'a pas son pareil en science; tous ses ouvrages en font foi. Il est versé dans les langues orientales et occidentales, dans les belles-lettres, aussi bien que dans les sciences solides. Il soutint l'autre-jour une thèse, à laquelle j'étois invité, et qui fit l'admiration de tout l'auditoire. J'ai ouï dire que cette dissertation alloit être réimprimée aux premiers jours avec des additions considérables, et il me tarde qu'elle le soit. D'autres croient qu'elle ne paroitra pas avant la foire de Leipzig, bien qu'elle soit déjà sous presse. Dès que cette nouvelle édition aura quitté la presse, j'en ferai l'acquisition. Pour revenir à notre Répondant, il fut attaqué bien vivement par quelques opposants, qui lui firent plusieurs questions captieuses; mais il se défendit à merveille, et les réduisit à quia. La Dispute finie on lui conféra
le

le bonnet de Docteur, à la satisfaction de tous ceux qui connoissent son rare mérite. Depuis ce temps-là il tient des collèges, ou des leçons publiques. Il est fort couru, la presse y est grande. Il n'en faut pas être surpris: à bon vin il ne faut point de bouchon.

EXERCICE IX.

Des indispositions, et de la maladie.

Je ne peux pas me remuer. J'ai (je sens) une pesanteur dans tout le corps. Je me trouve fort mal. (Je me sens tout malbâti.) J'ai le rhûme et la toux. J'ai une oppression de poitrine qui m'empêche de respirer. Je suis enroué et bouché ou enchifrené. Je crois que j'ai pris du froid en me promenant hier soir au ferein, et au clair de la lune. Je n'ai pas non plus reposé cette nuit; (je n'ai fait que rêvasser.) J'ai dormi à bâtons rompus, et je me suis réveillé en sursaut. Je n'ai fait que rêver et me débattre. Je sens aussi que mon pouls ne va pas bien, et qu'il est irrégulier. La tête me fend. Je suis dégouté; j'ai une aversion pour les viandes; le vin me répugne. J'ai eu aujourd'hui un accès de fièvre; je ne sai si ce sera une fièvre quotidienne intermittente, une fièvre tierce, une fièvre quarte, ou une fièvre chaude. Je suis constipé, et je n'ai point été à selle, ou au bassin depuis trois jours. J'ai craché du sang, et je crains une hémorragie. J'ai des nausées, (il me prend envie de vomir,) car
mon

mon estomac est dérangé, détraqué. Je suis si las, que je ne saurois me tenir debout. Je n'en puis plus. Le Médecin m'a ordonné une médecine et un lavement, mais je n'ai encore pris ni l'un ni l'autre. Je dormirois volontiers, peut-être que je reprendrois de nouvelles forces, mais je n'ai point de sommeil, et je ne veux point prendre de somnifère. J'ai la tête embarrassée; je crains un délire. Tout me déplaît, tout m'inquiète. On ne fait ce que c'est que la Santé que lorsqu'on est malade. Je voudrois bien prendre un peu de repos, car l'insomnie empire le mal. Si je puis reposer je ferai guéri.

EXERCICE X.

Dialogue de l'Etude.

SAvez-vous votre leçon par coeur?

A.

B. Je crois qu'oui. Je la savois ce matin au bout du doigt: ayez la bonté, de me la demander; je vous la réciterai.

A. J'en suis content; eh bien récitez-la.

B. J'ai toujours --- la vérité.

A. Vous avez fauté un mot: il faut dire j'ai toujours *aimé* la vérité.

B. Ma mémoire m'a joué d'un tour. Cela s'est fait par mégarde, par inadvertance, (faute d'attention.)

A. Cela se peut bien; mais il ne vous excuse pas.

B. J'en

B. J'en conviens; j'en tombe d'accord, mais je ne saurois retenir tous les mots.

A. Ni moi non plus; mais comme il importe de les savoir, il faut les répéter.

B. C'est ce que je vais faire incontinent. Vous en ferez témoin - - -

A. Comme vous y allez! Vous ne vous y prenez pas mal. Continuez seulement; cela va bon train.

B. Vous m'encouragez; je suivrai votre conseil.

A. Vous vous en trouverez bien; j'en appelle à l'expérience.

B. Mais je n'ose encore parler; se suis trop timide.

A. Permettez moi de vous dire que cette timidité est déplacée. Ne savez-vous pas le proverbe qui dit que Qui ne parle jamais mal, ne parlera jamais bien?

B. C'est ce que j'ai souvent ouï dire, aussi bien que celui-ci: en parlant on apprend à parler.

A. Trois est un nombre par fait; j'en ajouterai donc un troisième, le voici: en forgeant on devient forgeron.

B. Cela est certain: mais on n'apprend pas tout d'un coup à parler.

A. L'usage fait le maître; il faut avoir patience, prendre courage, et se souvenir que Rome n'a pas été bâtie en un jour. Petit à petit, l'Oiseau fait son nid.

B. Je

B. Je me suis toujours bien trouvé de vos conseils; je suivrai ceux que vous venez de me donner.

EXERCICE XI.

Des crimes et des punitions.

Notre voisin à un oeil poché (au beurre noir) pour s'être battu avec Frapard, avec lequel il s'étoit brouillé. Après s'être querellés pendant quelque temps, des paroles ils en vinrent aux mains, et Frapard, qui étoit l'agresseur, ayant tiré l'épée (ayant mis la main à l'épée, ayant mis flamberge au vent) porta un coup de poing au Voisin, qui lui fit couler le Sang: mais il en payera la peine, il en payera la folle enchère. Il a été cité en Justice, et l'on croit qu'il sera mis en prison; aux arrêts; qu'il sera condamné à une amende pécuniaire, ou arbitraire, et qu'il payera tous les fraix et dépens. D'autres croient qu'on ne s'en tiendra pas là, et qu'on lui infligera une peine corporelle. Mais je n'en crois rien. Je crois plutôt que cela suffira; que sa détention ne sera pas longue, et qu'il sera bientôt élargi ou relâché: car le coup n'est pas mortel. Ce seroit outrer les choses que de le châtier de doubles verges: le talion ne va pas si loin; à moins qu'il ne retombât dans la même faute; car alors mal lui en prendroit; il passeroit mal son tems; il n'en seroit pas quitte à si bon marché, et il courroit risque d'être exilé, ou d'être condamné

damné aux carrières, pour ne rien dire de pis. Car tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse. Quand la mesure est pleine, elle répand; comme cela est arrivé à Mr. Tuard, à qui l'on fait le procès. Il a été mis à la question, pour cause d'adultère, d'homicide et de larcin, quoi qu'il n'ait rien voulu avouer. Mais on le fera bien chanter. On dit qu'il a déjà frisé la corde, et qu'il traîne son lien. Le bruit court aujourd'hui qu'il s'est évadé; si on le rattrape, gare la corde. Aussi-tôt pris; aussi-tôt pendu; il sera pendu par son cou, sans rémission.

EXERCICE XII.

Du Siège d'une ville.

La ville d'Olmütz est investie, bloquée, assiégée. Elle est enfermée de toutes parts. On a élevé plusieurs batteries, chacune de vingt pièces de canon, qui battent la ville sans interruption. Les Canons sont chargés à cartouches, d'autres ont jeté beaucoup de boulets rouges dans la ville. Les Mortiers y ont aussi envoyé quelques centaines de bombes, qui en crevant ont fait un fracas épouvantable. Mais les assiégés, après avoir reçu du secours, ont fait plusieurs sorties, qui nous ont beaucoup incommodé, et nous ont tué bien du monde; car nous n'avons pu empêcher la jonction de leurs troupes. Nous les avons pourtant repoussé vigoureusement une autre fois, et nous leur avons fait beaucoup de prisonniers. On
 avoit

avoit déjà ouvert la tranchée, l'on espéroit de se rendre bientôt maître de la place, et qu'on l'obligeroit à capituler. Voilà ce qu'on croyoit qui arriveroit. Mais rien n'est si inconstant que la fortune: un accident imprévu a changé la face des choses. Un convoi, qui amenoit des vivres à l'armée, a été battu par les ennemis, qui l'ont attaqué avec des forces supérieures, il y a eu un combat fort opiniâtre, où les Prussiens ont fait des prodiges de valeur. Ils ont pourtant été obligés de se retirer en combattant. Le Roi par cet échec, a levé le siège et a fait une retraite admirée des Connoisseurs. La garnison de N. s'est bien défendue; mais nonobstant sa résistance on l'a réduite à capituler: elle a arboré pavillon blanc. On lui accordera une honnête Capitulation. La garnison sortira bagues sauvées, tambour battant, et enseignes déployées. Le Commandant emportera 2 pieces de canon. On fera escorter le tout jusques sur les frontières. -- C'est une chose terrible que la guerre! Dieu nous accorde bientôt la paix, et veuille qu'elle soit de durée.

EXERCICE XIII.

D e s L i v r e s .

J'ai été aujourd'hui chez un Bouquineur, où j'ai acheté un beau livre relié en veau, et doré sur la tranche, avec un signet de soie verte, que j'ai reçu à bon marché. Je l'aurois eu à meilleur

meilleur marché, si j'avois voulu marchander : mais je m'en ferois fait conscience, puisque le livre étoit bien conditionné, et qu'il valoit plus qu'on ne m'en a demandé; car je l'ai eu à vil prix. J'en ai acheté un autre relié en maroquin noir; puis un troisième en maroquin rouge (du Levant) dont je suis aussi très satisfait. Il y aura bientôt une enchère, où j'espère d'en acheter encore plusieurs, dont j'ai grand besoin: mais je ne me presserai pas d'en acheter chez les Libraires, à moins que je n'y sois forcé par la nécessité: car ces Messieurs surfont les livres. Je suis pourtant d'avis de faire bientôt l'acquisition des Oeuvres de *Rollin*, dont on vient de publier une nouvelle édition en grand octavo. On a vendu ces jours passés ces ouvrages au plus offrant (et dernier enchérisseur) mais le prix étoit exorbitant; je n'en voulus point à ce prix, sur-tout parce qu'ils étoient en blanc, ou en feuilles, et qu'il m'auroit fallu beaucoup d'argent pour les faire relier. Il vaut mieux que j'attende encore quelque tems. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un, qui m'en régale-
ra, qui m'en fera présent. Tout vient à point qui peut attendre.

EXERCICE XIV.

Des Maladies et de la Mort.

Les Grands sont sujets aux Maladies et à la mort, comme les autres hommes. Le Prince de---- est à l'agonie, (à l'extrémité, aux abois, à
B
l'arti-

l'article de la mort;) il tire à sa fin. Il n'en reviendra, ou n'en rechapera pas. On l'a recommandé à l'Eglise, ou aux prières de l'Eglise. Il a déjà perdu la parole. La Comtesse de --- est morte de consomption. Elle a fait une belle mort. Son Epoux est inconsolable, (est au désespoir) de l'avoir perdue. Elle a fait plusieurs legs considérables à ses domestiques. Elle sera inhumée, (déposée, enterrée) demain dans le caveau du château. On lui fera de magnifiques funeraillcs. On prit hier le deuil à son occasion; on le portera six mois, et on ne le quittera qu'à la S. Michel. Le Général --- est aussi tombé malade. Il est obligé de garder le lit et la chambre. On espère pourtant que ce ne fera rien, et qu'il fera bientôt guéri ou rétabli, pourvu qu'il n'ait point de récidive. Il s'est fait saigner, ou tirer du sang: c'est le Chirurgien-Major qui l'a saigné et qui le traite. On lui a appliqué des vésicatoires. Il veut aller prendre les eaux de Pyrmont, de Carlsbad, etc. Car il a de la peine à se ravoir, à se remettre, à se rétablir. Je souhaite que ces remèdes lui fassent du bien; je lui souhaite un prompt rétablissement; car c'est un homme de grand mérite. Son frère, qui étoit aussi malade de la fièvre chaude, en a appelé; il s'est ravivé. Il en a été quitté à bon marché; il en a été quitte pour la peur, etc. Mais il lui est venu un autre mal: c'est une attaque de la goutte, qui le fait crier, (comme un aveugle qui a perdu son baton; comme un perdu) et qui fait
désér-

déserter tous ceux, qui sont autour de lui. Si elle remonte, c'est fait de lui: adieu la voiture.

EXERCICE XV.

De la Débauche et de ses suites.

Turlupin est fort dissolu, (débauché, dépravé, corrompu.) Il est toujours au cabaret, dans la boisson, dans la crapule. Il se soule comme une bête. Il tomba dernièrement en syncope, (en défaillance, en pamoison,) pour avoir fait la débauche plusieurs jours de suite. Je crois cependant qu'il n'en mourra pas. Mauvaise herbe croit toujours. Il mourroit plutôt quelque bon chien au berger. Quand il fut un peu revenu, (quand il eut repris ses esprits,) il envoya chercher le Médecin, qui lui fit prendre un vomitif et d'autres remèdes, qui ont eu un fort bon effet. On l'a mis au lait d'anesse. S'il s'étoit un peu ménagé, cela l'auroit tiré d'affaire. Mais Turlupin est trop esclave de ses passions pour se gêner le moins du monde. L'habitude est la seconde nature. Elle a jeté de trop profondes racines. Il a recommencé (repris) son vieux train de vie, et s'en est fort mal trouvé. La fièvre l'a pris. La chaleur a gagné le dessus, et la chose, au lieu d'aller de mieux en mieux, va de mal en pis. Je m'en doutois bien. On lui a prédit que la chose arriveroit de la sorte. Mais on a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire. Peu s'en est fallu qu'on ne l'ait trouvé mort aujourd'hui;

car hier au soir il étoit fort exténué. C'est la faute: que ne se conduit-il autrement? s'il ne se ménage, il ira mordre dans la poussière, il ira *ad patres*. S'il survient une apoplexie, comme il y en a de l'apparence, c'est fait de lui. Adieu la voiture.

EXERCICE XVI.

*D'une Visite, et de plusieurs matières;
de la Prévention etc.*

Je voulus hier vous aller voir, mais je trouvai visage de bois: une autre fois je me ferai annoncer. Ne sachant que faire, ni où aller, je rebroussai chemin (je retournai sur mes pas) et étant retourné chez moi, je ne mis à l'étude. Un moment après Mr. N. entra à l'improviste, qui me demanda: que faites-vous de bon? Pas grand' chose, répondis-je: prenez la peine de vous asseoir. Il est toujours prévenu pour les François le bon homme, il n'y a pas moyen de l'en faire revenir. C'est sa marotte (*). Mais il se coupe souvent en parlant, et même sans y penser. De l'abondance du coeur la bouche parle. Vous savez bien ce qui le fait parler; c'est qu'il espéroit de faire fortune en France, mais son dessein a échoué. Il avoue lui-même, qu'il ne s'est pas toujours bien trouvé d'avoir pris leur parti, et
non-

(*) Marotte, all. Narrenkappe, oder eine Kappe mit Schellen, das man einem Narren in die Hand giebt, als ein Bild der Narrheit.

non-obstant il persiste dans son opinion, qu'ils auront encore le dessus, bien qu'ils aient presque toujours eu le dessus, (du dessus) ou du pire. Cependant je fais de bonne part, ou de bonne main, qu'ils sont bien embarrassés, et qu'ils voudroient ne s'être pas engagés dans une guerre si ruineuse. Il est vrai que les armes sont journalières, et qu'ils brûlent d'envie de réparer leurs pertes; mais Dieu, qui est le Maître, et en qui nous mettons notre confiance, saura bien nous défendre de leurs efforts, quelque grandes que soient leurs armées.

EXERCICE XVII.

D e l' E m p r u n t.

Je croyois toucher aujourd'hui de l'argent, dont j'ai grand besoin, car je suis à sec, je suis gueux come un rat d'eglise, je n'ai pas le sou; (je n'ai pas la maille;) mais je me suis flatté en vain. J'ai voulu en emprunter de mon frère, qui en est mieux pourvu que moi, mais il a refusé de m'en prêter, (de m'en avancer,) bien que je lui en aie avancé plusieurs fois. Il m'a dit pour réponse, qu'il n'avoit ni croix ni pile, qu'il étoit gueux comme un peintre, ou comme un rat d'Eglise. J'ignore la raison de son refus, mais je crois la deviner, c'est qu'il craint que je ne garde cet argent. Il a tort, le pauvre homme; j'aurois mieux l'enrichir, que l'appauvrir; s'il ne tenoit qu'à moi; si cela dépendoit de moi. Il est

vrai qu'on ne fait plus à qui se fier; mais cela ne me regarde pas; je n'irai pas tromper, frauder, attraper mon frère, ni charger ma conscience. Dieu m'en garde. J'aurois mieux qu'on me fit tort, que d'en faire à d'autres. J'ai toujours acquitté fidèlement toutes mes dettes, en rendant ponctuellement, à point nommé, ce que l'on m'avoit prêté; et je ne dois plus rien à personne. Dieu merci; graces à Dieu. Mais outre la raison que j'ai alléguée plus haut, je crois que mon frere m'en veut, ou qu'il a une dent de lait contre moi, ou qu'il est fâché contre moi pour l'avoir repris de sa paresse. Cependant je ne lui veux point de mal; je me garderai bien d'user de repressailles, ou de lui rendre le mal pour le mal. Je lui rendrois plutôt le bien, et je lui souhaite toute sorte de biens, nonobstant le tour, qu'il m'a joué de me noircir auprès de mon père, ou dans l'esprit de mon père. Il faut bien passer quelque chose à un frere, en faveur de ses autres bonnes qualités. Qui fera bien, trouvera bien.

EXERCICE XVIII.

D'un homme pervers et d'un Scélerat.

Cartouche est fort décrié pour ses moeurs et pour sa conduite. On n'en parle pas fort avantageusement. Il passe généralement pour un coquin, pour un trompeur, (pour un imposteur,) pour un filou, (pour un Chevalier d'indu-

industrie,) pour un fourbe, pour un vaurien. Il se fourra, il y a quelques jours, parmi une troupe d'Etudians, et enleva à l'un sa montre, et à l'autre sa tabatière ou son épée d'argent. Il en fait bien d'autres. Il emprunte du tiers et du quart, et ne rend point; et quand on insiste, ou qu'on le presse pour ravoir son argent, il ne fait aucun scrupule de le nier. C'est un athée, et un libertin; il feroit un faux serment pour se procurer quelque avantage, ou pour gagner quelque argent: il en prendroit sur l'autel. Ne vous fiez nullement à lui; il n'y a aucun fond à faire sur ses promesses, non obstant son minois, ou sa mine hypocrite, et son air insinuant, imposant, séduisant. Il n'ignore pas qu'il n'est pas en bonne réputation, mais il n'en fait aucun cas: il ne s'en met point en peine et se moque du *qu'en dira-t-on?* On dit qu'il a subi deux fois la question; on dit qu'il a déjà été banni de son pays, et qu'il a eu le fouet par la main du bourreau. Quelqu'un vient de me dire que Mandrin étoit entré de force la nuit passée dans une maison; qu'il avoit garotté, puis assommé, égorgé, tué, massacré l'hôte et l'hôtesse, et qu'après avoir enlevé leur argent, leur argenterie, leur trésor; il s'étoit sauvé furtivement, il s'étoit évadé, il avoit pris la fuite, il avoit gagné au pié, il avoit pris la clé des champs, sans savoir, sans qu'on sache à l'heure qu'il est, ce qu'il est devenu. On a envoyé des Archers à ses trouffes. On le fait chercher par-tout. Si on le rattrape il passera mal

son tems. Aussitôt pris aussi - tôt pendu. Ou bien il fera envoyé, condamné aux galères pour le reste de ses jours. Peut être aussi sera-t-il, roué et son corps exposé sur la roue. On l'accuse aussi d'avoir fait mourir sa propre Mere, pour l'avoir repris de ses désordres. Si ce crime étoit avéré, il seroit tenaillé, écartelé, ou pour le moins brulé vif et ses cendres jetées au vent.

EXERCICE XIX.

*D'un Gueux, d'un Coquin, (d'un Belitre)
d'un Malheureux, d'un Misérable,
d'un Vaurien.*

Pamphile est un homme, qui n'est bon ni à rôtir, ni à bouillir. Il n'est bon qu'à noyer. Tout ce qu'il fait ne vaut rien, et il ne vaut rien lui-même. Il n'a jamais rien valu, et il ne vaudra jamais rien. Il est abymé de dettes; il emprunte au tiers et au quart, sans se foucier, sans se mettre en peine de rendre, ou de satisfaire ses créanciers. Il boit comme un Templier, comme un trou. Il s'enyvre, il se foule tous les jours comme une bête; puis quand le vin lui donne dans la tête, ou quand il est souûl, il cherche querelle à tout le monde. Sa femme n'ose branler, ou grouiller devant lui, ni ses enfans non plus, qui sont réduits au bissac, à la bésace, à la mendicité, par sa dissipation, et par sa mauvaise conduite. Il les fait enrager et mourir de chagrin. Il prit l'autre jour sa femme aux cheveux et la
traina

trains ainsi par la maison, et qui s'en courut dans la rue toute échevelée. Il me s'en tient pas la; il en fait bien d'autres. C'est un menteur fiéfé, un vrai-un franc-un archimenteur, qui ne fait aucun scrupule de fausser sa parole et d'en imposer aux honnêtes gens. Il a toute honte bue. Le Juge lui a fait aujourd'hui une mercuriale; il lui a donné une verte reprimande; il l'a chapitré comme il faut; mais il s'en moque. C'est peine perdue. On désespère de le ramener au bon chemin, ni par la douceur, ni par la rudesse, ou la force. Il n'y a aucune apparence. On a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire. Je crois qu'il mourra dans sa peau. Il est vrai, qu'il a souvent promis qu'il se changeroit, qu'il se corrigeroit, qu'il n'y retourneroit plus: mais il ne tient compte de ses promesses. Il n'y a aucun fond à faire sur sa parole. Il sembleroit que Dieu l'ait abandonné à son sens réprouvé.

EXERCICE XX.

De l'Opulence et de l'abus des Richesses.

Plutus est dans l'abondance de toutes choses; il régorge de biens. Il nage en grande eau; il a le vent en poupe. Tout lui rit. Tout ce qu'il entreprend, lui réussit. Il a tout à gogo. Il n'a jamais éprouvé de revers. Je crois qu'il est né coëffé. Il roule en carosse; il a un grand train, un grand équipage, et une magnifique livrée. C'est un homme du bel air. Sa table est

B 5

toujours

toujours bien servie, à douze, quinze, vingt couverts. On y boit du vin de quatre, de six, et même de dix feuilles. Il fait tous les jours bonne chère. Il se choie et se dorlote: il dort tous les jours la grasse matinée, et fait de son ventre son Dieu. Aussi est-il gros et gras. Il tranche du grand. Il est infatué de ses richesses et de sa noblesse, et croit que les autres gens ne sont faits que pour lui. Il s'en fait beaucoup à croire. Il se carre en marchant, et regarde les autres par dessus les épaules. Il ne sauroit souffrir qu'on le contredise, et croit que tout ce qu'il dit sont des oracles. Il est fier et hautain; il commande à baguettes, et ses hauteurs rebutent tout le monde, surtout les honnêtes gens, qui ne veulent pas adorer le veau d'or. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. C'est un homme, qui ne me revient pas. Je n'ai guères envie de lui aller faire ma cour, ni de lui prodiguer de l'encens. J'aime mieux vivre dans l'obscurité, que de m'insinuer dans ses bonnes grâces aux dépens de la vérité et de ma conscience.

EXERCICE XXI.

Sur différentes matières triviales.

Quand vous sortirez, passez un peu chez nous. Vous passez tous les jours par devant chez nous, mais vous n'entrez jamais. Je viens de parler de votre affaire à Mr. le Comte, et je vais en parler à Me la Comtesse; j'espère de

de réussir. J'avois beau vous attendre, vous n'aviez garde de venir, puisque vous étiez malade: Le coeur me le disoit bien. Vous voilà rétabli; réparerez-vous demain votre faute? Cela s'entend. Cela s'en va sans dire; Je n'y manquerai pas. J'irai encore chez quelqu'un; je ferai d'une pierre deux coups. Connoissez-vous Mr. N.? Je ne connois autre. N'avez-vous point de nouvelles de Mr. votre Cousin? Pardonnez-moi, nous en reçumes hier; mais il ne m'a point écrit; il n'a écrit qu'à mon Pere, et il l'a chargé de vous saluer de sa part. Je ne fais que penser de son silence; je crois qu'il m'a entièrement oublié, qu'il m'a banni de son souvenir. Il est vrai que ce n'est rien de rare. Loin des yeux, loin du coeur. Je le crois pourtant fort sincère. Il a le coeur sur les lèvres. Son frère est tout d'une autre trempe. Il ne se paye point de raisons. Je crois qu'il a un coup de hache, ou qu'il est un peu timbré. Il raisonne à rors et à travers. Il raisonne comme un coffre, ou plutôt il déraisonne. Il n'a pas le sens commun.

EXERCICE XXII.

De l' Ecriture, etc.

Allez moi querir, ou allez moi chercher une main de papier de poste: celui que j'envoyai hier querir, ou chercher, ne vaut rien; il perce. Apportez moi aussi du papier brouillard,
du

du papier gris, et un crayon pour mes tablettes. J'écrivis hier à mon frère par la poste, et je lui écrirai demain par occasion, ou par le Messager, qui vient d'arriver. Mon cousin me doit une réponse, et je l'attens avec impatience; quand je l'aurai reçue, je lui ferai réponse par le premier ordinaire. Il est vrai que les lettres coutent beaucoup de port; mais qu'importe? Je ne plains pas l'argent, quand il s'agit de recevoir des lettres de mes amis: et dussent-elles me couter encore plus, je ne laisserai pas de continuer un commerce aussi agréable qu'utile pour moi. J'y gagne plus que je n'y perds, et je ne me mets pas en peine, je ne m'embarasse pas, ou je ne me soucie pas de ce que des envieux, ou des personnes mal intentionnés, en peuvent dire. Il faut toujours bien faire et laisser dire.

On m'a mandé de Berlin qu'un de mes intimes amis avoit été blessé devant Olmütz; j'en suis bien mortifié, j'en suis bien en peine. Car sans compter qu'il m'a toujours voulu du bien, c'est aussi le plus honnête homme du monde. Son état m'inquiète, et je ne saurois m'ôter de l'esprit qu'il est en danger de mourir, et que je cours risque de le perdre. J'en serois inconsolable.

Allumez-moi vite une chandelle, ou une bougie, et me l'apportez avec les mouchettes; dépêchez-vous, car la poste va partir. Donnez-moi aussi un bâton de cire d'Espagne, de la rouge,
ou

ou de la noire, n'importe. Je ne fais où j'ai mis mon cachet; j'en ai besoin pour cacheter ma lettre. C'est un triple cachet, je ne fais lequel prendre, la devise, mes armes, ou mon chiffre. Il ne faut pas oublier de faire un couvert, ou une enveloppe, à la lettre, et d'y ajouter les incluses, qu'on vient de m'envoyer pour cela. Combien cette lettre fera-t-elle de port; je veux l'affranchir. Vous feriez mieux de ne pas le faire, elle seroit rendue plus sûrement. Il faut que j'écrive encore à quelqu'un, mais le papier me manque.

Savez-vous tailler les plumes; taillez m'en une bonne. Voilà mon canif; mais je ne fais, s'il est assez tranchant. Non, il est émouffé: il le faut faire aiguïser, repasser, émoudre. Donnez-moi une règle, pour régler mon papier, ou bien un transparent, pour écrire droit.

Ma lettre est achevée, mais elle n'est pas encore signée, ni datée, ni pliée, quand tout cela sera fait, je l'enverrai à la poste.

EXERCICE XXIII.

De la Pareffe et de la Fainéantise.

Mr. Fainéant est toujours oisif. Au lieu de s'occuper à quelque chose de bon et d'utile, il aime mieux se tenir les bras croisés, ou battre le pavé. On le voit souvent dans les rues béer aux corneilles comme un badaud. Quand il est

est chez soi, il s'étend sur un sofa, sur un canapé, sur une longue chaise, ou dans un fauteuil comme un malade. La plupart du tems il ne fait que faire de soi, ni dans quelle posture se mettre: il est tout décontenancé et embarrassé de sa personne. C'est un fardeau inutile de la terre. Il semble que tous ses membres soient engourdis, entrepris, disloqués, ou qu'il en ait perdu l'usage. Il dort tous les jours la grasse matinée, et quand il a diné il se dorlotte sur une couchette; ou il s'accagnarde auprès des femmes, ou auprès de ceux de sa trempe. Mais en ne faisant rien, on apprend à malfaire; et la paresse conduit à l'hôpital, ou à l'indigence. C'est ce que Fainéant prouve par son exemple. Après avoir dissipé tout son patrimoine, il se voit réduit à la nécessité d'emprunter du tiers et du quart. Il auroit dû toucher une somme de cent écus à la St. Michel prochaine; et il a déjà mangé son blé en herbe, bien que nous ne soyons encore qu'à la St. Jean. Il a engagé sa montre et ses meilleurs effets, et qui fait s'il les dégagera jamais. Ce n'est pas tout: on dit même qu'il a des dettes par dessus la tête, et que ses Créanciers le poursuivent à outrance. Il le menacent de faire vendre ses biens par décret. On croit que pour se dérober à leur poursuite, il se sauvera, il s'évadera, il prendra la fuite, il gagnera au pied l'un de ces quatre matins, qu'il délogera sans trompette ou à la sourdine, et que ses Créanciers en feront pour leur argent. Heureux s'il avoit suivi l'exemple

emple de la fourmi, et le Conseil du Sage, qui dit: Va, paresseux, à la fourmi, contemple ses voies, et sois sage.

EXERCICE XXIV.

D e l a D i s s e n t i o n .

Barthole et Cajus ont toujours quelque différent ensemble. Ils se sont brouillés pour une affaire de bibus. Ils ne sauroient se comporter l'un avec l'autre. Ils sont acharnés l'un contre l'autre: ils s'accordent comme chiens et chats. On a voulu les faire boire ensemble, les racommoder, les rajuster, les réconcilier; mais en vain. L'un prétend que l'autre lui fasse réparation d'honneur; et cet autre n'y veut point entendre. Il dit qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de l'en faire venir là. Ils se rencontrèrent hier devant le Juge, et se dirent pis que pendre (et se mangèrent presque le blanc des yeux.) Le Juge leur imposa à chacun une amende pécuniaire, mais ils ne furent pas plutôt sortis de l'audience, qu'ils revinrent à la charge, qu'ils recommencerent de plus belle (sur de nouveaux fraix) à se quereller. Ils sont comme deux chiens enragés. L'un a envoyé un cartel à l'autre, et l'a demandé en duel; et demande (prétend) satisfaction à quelque prix que ce soit. Ils sont irréconciliables, et ne veulent point se désister, (démordre) de leurs prétentions. Ils se veulent battre, ils veulent terminer leur différent à coups de pistolets: il n'y a
que

que la mort, et une mort violente (honteuse, ignominieuse) qui puisse assouvir leur haine, et leur fureur, malgré toutes les remontrances, qu'on leur a faites. Tant pis pour eux. Ils en porteront la peine.

EXERCICE XXV.

De l'enjouement, de la raillerie, etc.

Mr. Jovial est toujours de bonne humeur. Il ne fait que chanter, siffler, danser, pirouetter, et gambader. Il a toujours le pied en l'air. Il n'engendre point de mélancholie. Il a toujours le mot pour rire, et quelque fois aux dépens de ses amis et pour le plaisir de la conversation; car il n'est pas trop scrupuleux et se moque du qu'en dira-t-on. Il fait toujours le badin, pour ne pas dire le bouffon, car ses badineries dégènèrent souvent en bouffonneries, qui lui ont souvent attiré des affaires, des brouilleries et des mortifications. La Musique est son élément; aussi donne-t-il souvent des concerts. Il aime la bonne chère, et traite souvent ses Amis et ses connoissances, en des repas somptueux, où rien n'est épargné, surtout à ses jours de fête et de naissance.

Il fit hier une partie de chasse, et veut faire demain une partie de traîneau. Tout lui rit: aussi est-il content comme un Roi. Il faut voir combien cette vie durera.

EXER-

EXERCICE XXVI.

D e l a V e r t u .

Que la vertu est aimable et qu'elle est belle! (La belle chose que la vertu!) Plus je la considère, plus elle me charme. Je suis épris de ses attraits. Elle fait tout mon plaisir, toute ma consolation; et remplit mon coeur de joie. Je veux me ranger sous ses drapeaux, et ne la jamais quitter. C'est non amie la plus chérie; j'en suis amoureux; je donnerai tout pour la posséder. J'aime ceux, qui l'aiment; et je hais ceux, qui la haïssent.

Mademoiselle SOPHIE est une personne fort vertueuse. C'est un modèle de vertus. Son plus grand plaisir est de faire du bien. Elle aime le travail et l'occupation, et déteste la paresse et l'oïveté. Comme il n'y a rien de si précieux que le temps, elle tâche de mettre tous les momens à profit; et quand elle a besoin de relache, elle se délasse par la lecture de bons livres, à la promenade, et dans la conversation de personnes raisonnables et vertueuses. Elle a le coeur et l'esprit bien faits. Elle ne se précipite point dans ses jugemens, et pèse ou examine tout avec sagesse et prudence. Elle n'est point prévenue de son mérite, ni de ses bonnes qualités, mais elle est posée et modeste. Elle ne forme point de voeux indiscrets, et ne se tourmente point pour des choses de néant. Elle est contente de sa condition,

C

dition, soumise et résignée aux ordres de la Providence. Elle assiste avec décence et dévotion au Service divin, et ne s'approche des saints mystères qu'avec un profond respect. Elle s'acquitte fidèlement de tous ses devoirs, tant envers Dieu qu'envers le prochain. Sa foi et sa charité sont sans fard, sans affectation, sans dissimulation et sans hypocrisie. Sa douceur et son humilité peuvent être proposées pour exemple. Quand elle est en prière, elle s'en acquitte avec zèle et ferveur. Elle prie Dieu pour ses amis et pour ses ennemis. Elle pardonne à ces derniers, et leur fait du bien quand elle peut. Elle a grand soin des pauvres, et de tous ceux qui sont dans la misère et dans le besoin; surtout des pauvres honnêtes qu'elle visite souvent; et qu'elle assiste de son bien, de ses conseils et de ses prières. Sa patience est à l'épreuve des plus grands revers. Sa vie est sans reproches. Elle ne met point sa confiance dans ses richesses, ni dans ses bonnes oeuvres, mais uniquement en la grace et en la miséricorde de Dieu. Aussi rien ne l'ébranle. Elle est ferme et constante dans l'adversité. Elle ne craint rien, si non de mal faire, et de déplaire à Dieu: car celui, qui craint Dieu, non d'une crainte fervile, mais d'une crainte filiale, celui-là n'a rien à craindre. Elle se réjouit dans l'Espérance des biens à venir, sans s'inquiéter pour le présent, remettant son sort entre les mains de Dieu, le souverain arbitre des biens et des maux,

en

en qui elle met toute sa confiance, et dont elle a
 toujours éprouvé la fidélité et le secours.

O Vertu charmante,
 Votre empire est doux.

Avec vous tout nous contente :
 On n'est point heureux sans vous.

La Vertu couronne
 Ses Amis constants :
 Heureux, qui lui donne
 Ses soins et son tems.

Fortune volage,
 Laissez nous en paix :
 Vous ne donnez jamais
 Qu'un pompeux esclavage :

Tous vos biens n'ont que de faux attrait.

EXERCICE XXVII.

D e l a S a n t é.

Mr. Dispos se porte fort bien. Il ne fait ce
 que c'est que d'être malade. Il est de fort
 bonne constitution et d'un tempérament robuste.
 Il a les bras nerveux aussi bien que les jambes,
 qui le mettent en état de faire sept à huit lieues
 par jour. Il a coutume de se coucher de bonne
 heure, et de se lever matin; car il est fait au tra-
 vail et à la fatigue. Il a déjà fait trois campag-
 nes, sans en ressentir aucune incommodité. Il
 a la vue bonne et l'oreille fine. Il a bon appétit,

et n'est point délicat sur le choix des viandes. Il trouve tout bon, puis qu'il ne mange jamais sans faim; et l'on fait qu'il n'est sauce que d'appetit, ou qu'il n'est point de meilleur Cuisinier que la faim. Il dort tranquillement et sans interruption; mais quand il le faut, il veille des nuits entières sans s'incommoder. Il est vigilant, et alerte au moindre bruit. Il ne charge point son estomac par la gourmandise et l'yrognerie, et évite soigneusement toute sorte de débauche. Il ne boit point de vin pur, et trempe toujours son vin. Mais ce qui entretient la Santé de Dispos, c'est la sobriété, et une bonne diète qu'il a soin d'observer exactement. Une autre chose qui lui fait beaucoup de bien c'est le mouvement, ou l'exercice (du corps) qu'il a soin de prendre tous les jours, (à certaine heure réglée) soit à pied, à cheval, ou en carosse. Il est toujours de bonne humeur, et n'engendre point de mélancholie, parce qu'il mène une vie réglée, et sans tâche, et qu'il tâche de conserver une conscience pure, qui est la source de la joie et du plaisir. Il ne la chargeroit pas pour tout au monde. Il est toujours occupé de bonnes choses; car l'occupation et le travail sont des signes de la vie, au lieu que l'oïveté ou la fainéantise est l'image de la mort.

C'est un précieux trésor que la Santé, mais on n'en connoit bien le prix, que lorsqu'on l'a perdue. Que sont les autres biens sans la santé?
 Envain

Envain fans la fanté la Fortune careffe, Santé
passe Grandeurs, Santé passe Richesses.

EXERCICE XXVIII.

Des Promesses et des Présens.

Dialogue entre A. et B.

Vous m'avez promis un beau livre; mais je ne
l'ai pas reçu. Vous n'avez pas tenu parole.

B. Je ne me souviens pas de vous avoir pro-
mis quelque chose. Cela m'est échapé de la
Mémoire.

A. Il n'en est pas moins vrai pour cela.

B. Ne savez-vous pas que promettre et tenir
font deux choses.

A. Oui, pour les gens de mauvaise foi; mais
non pour les honnêtes gens, qui doivent être ré-
ligieux observateurs de leur parole; à moins qu'il
ne leur soit absolument impossible.

B. J'en conviens, j'en tombe d'accord; et
vous l'aurez, foi d'honnête homme. Mais quel
livre est-ce? Je ne me le rappelle pas. J'ai son
nom sur le bout de la langue; mais je ne saurois
m'en aviser. Votre mémoire aidera peut-être
à la mienne, qui est fort courte (labile).

A. Je m'en aviserai bien; c'est, si je ne me
trompe, *le spectacle de la Nature.*

B. Vous l'avez deviné; vous avez mis le
doigt dessus. Et bien je suis prêt à dégager ma

C 3

parole.

parole. Vous l'aurez à la première foire de Leipzig: ou bien je le ferai venir en droiture de Paris. Je croyois l'avoir dans ma Bibliothèque, parmi mes livres; mais je me suis mépris.

A. Vous m'obligerez infiniment; et je ne faurois assez vous en remercier.

B. C'est peu de chose: je vous prierai de le conserver pour l'amour de moi.

A. Je ne me ferois pas attendu à un si beau présent: il passe de beaucoup mes espérances, et je vous en fai le meilleur gré du monde: mais vous m'accablez de politesses; vous me comblez de confusion.

B. Cela vous plaît à dire. Je vous prie de l'accepter comme un gage de mon amitié, et de me conserver la vôtre.

A. Elle vous est toute acquise. Mais je vous demande pardon de vous avoir sollicité. C'est pécher contre la bienfiance,

B. Vous vous moquez. Ne savez-vous pas que quand on promet une chose, c'est une dette que l'on contracte.

A. Voilà des sentimens bien nobles et bien généreux. Ce n'est pas la manière de penser d'un grand nombre de personnes de condition d'aujourd'hui, qui ne sont pas esclaves de leur parole; non plus que de Mendax, qui a son dit et son dédit, et qui ne fait aucun scrupule de mentir.

B. Dieu me garde de les imiter. J'ai toujours eu le mensonge en horreur, et ce n'étoit que

que pour rire, ou pour vous éprouver que je semblois tantôt penser autrement.

A. J'en suis bien persuadé. Je fais que vous êtes incapable de mentir. Mais je voudrois pouvoir vous rendre la pareille; me revancher, ou vous donner quelque autre chose en échange.

B. Trêve de complimens. Mon amitié n'est point intéressée. Je vous tiens quitte de toute rétribution, de quelque nature qu'elle soit, excepté de votre amitié.

A. C'en est trop; et je ne vous en fais pas moins obligé. Vous pouvez pleinement disposer et de mon amitié, et de tout ce qui est à moi.

EXERCICE XXIX.

D e s P r é s e n t s .

Qu'avez-vous reçu pour étrennes? J'ai reçu de mon père un habit neuf de pluche verte, puis une main de papier ordinaire pour des minutes, ou des brouillons, un bâton de cire d'Espagne; de belles tablettes d'ivoire avec un bon crayon, un pain de bougie et une boîte d'oublies ou de pain à cacheter, et de la ficelle pour mes correspondances. Ma mère m'a fait présent d'une demi-livre de thé de la Chine; d'une livre de Caffé du Levant, d'une tablette de Chocolat, et d'un pain de sucre, d'une douzaine de pains d'épices de Nuremberg, d'un cent de capendus et d'autant de reinettes, sans oublier les noix et les

noisettes que j'aime à la folie. Mon oncle m'a régélé d'une montre à répétition, et d'une belle épée, dont la poignée est d'argent, et la lame damasquinée. Ma tante y a ajouté une tabatière de papier mâché, très bien peinte, ou de porcelaine, avec des boutons et des boucles d'argent fort estimables.

Ma Soeur a reçu une coiffure, avec une aigrette, une robe ronde, d'une belle étoffe de soie à fleurs naturelles, ornée d'allonges et de falbalas et une jupe de la même étoffe. J'y ai ajouté un éventail d'ivoire fort bien peint. Mais elle a eu sa revanche; car elle m'a fait présent d'un chapeau de castor bordé d'un galon d'or, et d'une leffé (d'un cordon) de même métal. Elle a reçu de mon pere des pendans d'oreilles de diamans enchassés d'or; et de ma mère une belle bague enchassée de pierres précieuses, savoir de diamans, de rubis, d'émeraudes et de saphir, avec un collier de perles et une paire de brasselets de grande valeur. N'avons nous pas sujet d'être content chacun de son lot?

EXERCICE XXX.

D u V ê t e m e n t.

J'ai grand besoin d'un habit neuf; le mien commence à s'examiner: il montre la corde: il a déjà été retourné: il est déjà usé: je ne saurois plus le porter que par la pluie, ou le mauvais temps:

temps: je le veux donner à un pauvre. Il faut que je m'en fasse faire un autre. Je fus hier chez un Marchand pour acheter du drap; mais ce drap étoit trop cher, et je voulois acheter à bon marché. Il est bien vrai que la laine est rencherie; il faut donc par conséquent que le drap soit rencheri; mais il ne faut pas pour cela surfaire les marchandises. J'espérois d'en avoir à meilleur marché chez un autre Marchand, et c'est ce qui est arrivé. Je me suis transporté chez M. P. — où j'ai acheté de beau drap d'Hollande, blanc, bleu, noir, jaune, rouge, verd, gris, brun, violet, etc., qu'on m'a laissé à 3 écus l'aune, et dont je n'ai rien rabattu; car je n'aime pas à marchander. Je m'en suis fait couper quatre aunes pour faire un juste-au-corps; j'ai pris en même 18 aunes de chalons pour la doublure. Le Tailleur a encore pris une paire de paniers, puis du fil, du poil de chameau, de la soie, et du bougran pour les fournitures. Je veux commander des boutons de soie ou demi-soie au boutonnier. J'ai déjà fait venir le Tailleur pour me prendre la mesure, car je voudrois bien avoir cet habit pour Dimanche; mais je ne sais si je l'aurai pour ce temps-là. Le tailleur ne me l'a pas voulu promettre, parce qu'il est surchargé de besogne de commande, et qu'il n'a point de garçon pour l'aider à travailler. Je lui ai recommandé de me faire cet habit assez ample; celui, qu'il m'avoit fait avant celui-ci étoit trop étroit, et me ferroit trop; je ne pouvois le bou-

tonner. Je ne ferai pas galonner celui-ci, car c'est un habit d'hiver, un habit pour la fatigue. Je veux qu'il soit tout simple, les paremens fendus ou en pagode, ou les manches à la suédoise, les poches assez profondes, où je puisse mettre des livres, mon mouchoir et autres choses. Je veux aussi que la taille ne soit ni trop longue ni trop courte, mais bien proportionnée. J'ai aussi acheté une veste de soie, de moire bleu-mourant à fleurs blanches, dont la couleur quadre fort bien avec celle de l'habit. Il me faut aussi une paire de bas de soie, de laine, de coton, des bas d'été, d'hiver; des bas de dessus, de dessous. Je me fais aussi faire une paire de souliers, d'escarpins; une paire de bottes pour monter à cheval. Le Cordonnier me les a promis pour demain: je ne fais s'il tiendra parole, car les ouvriers la tiennent rarement, surtout les tailleurs et les relieurs. Je ne fais combien il me faudra donner de façon pour mon habit, si le tailleur sera content de 3 écus.

EXERCICE XXXI.

De la Prévention et de la Suffisance.

Pyr rhon est fort entêté, infatué de son mérite. A la faveur de quelques mauvais raisonnemens et de son effronterie il se croit un Philosophe du premier ordre, et le Phénix des beaux-espits. Il veut primer dans toutes les Sciences, et dans toutes les compagnies. Il avance des propo-

propositions absurdes et insoutenables, et débite les choses les plus paradoxes avec un air d'autorité et de suffisance, qui le rendent ridicule, et qui révoltent contre lui les personnes de bon sens, au lieu de se concilier leur estime. Il parloit hier de l'étendue de l'ame, et se vantoit de la pouvoir mesurer, quoi qu'il la définisse un Etre simple; sur quoi tout le monde se mit à rire, se prit à rire, pensa crever de rire: car comme on lui demanda son aune, il ne put-la trouver. Mais les railleries ne rebutent point Pyrrhon. Il s'en moque. A peine s'est-il vu la risée des assistants, de ses Auditeurs qu'il revient à la charge; qu'il recommence sur de nouveaux fraix. On a beau lui faire voir qu'il a tort, il n'en veut pas convenir. Il vaudroit autant parler à un sourd. Il ne veut point démordre de ses sentimens, quelque paradoxes qu'ils soient. Il est fort inconséquent et dans ses discours et dans sa conduite. Il passe souvent du blanc au noir, il passe d'une extrémité à l'autre. Il se moque du qu'en dira-t-on, et ne se met nullement en peine des conséquences. On lui rit impunement au nez et sans qu'il s'en apperçoive. Il est trop abstrait pour y faire attention. Il s'alambique l'esprit pour trouver la quadrature du cercle, ou la Pierre philosophale: il y rêve nuit et jour. Il est absorbé dans la méditation, et cependant il n'a encore rien découvert d'utile. Tous ses efforts n'ont abouti qu'à des sadaises: il n'est pas fait pour les grandes découvertes. Il feroit mieux de s'attacher

aux

aux vérités d'usage, de cultiver la Morale et les belles connoissances, que de s'engager en des matières, qui sont au dessus de sa sphère. Car s'il continue ce genre de vie, il est à craindre que la tête ne lui tourne: on dit même qu'il a déjà un grain de folie. Si ce grain vient à fermenter, gare le timbre; adieu la Philosophie.

EXERCICE XXXII.

De l'Avarice.

Mr. Harpax est fort riche et fort chiche. Quand quelque pauvre lui demande l'aumône, ou qu'il s'agit de faire plaisir à quelqu'un il s'excuse sur de vains prétextes, et dit que les temps sont mauvais; que l'argent est rare, que tout est cher; que sa chemise lui est plus proche que son pourpoint; que charité bien ordonnée commence par soi-même; item qu'il faut se pourvoir, avant que de pourvoir les autres. On a beau lui faire entendre que c'est le commandement de Dieu; que cela est conforme à l'équité et à la charité: il n'en tient compte, et ne donne rien pour rien. Il use de défaites, et dit que chacun le sien n'est pas trop. Il croit que ceux, qui sont dans l'indigence, sont tous cause de leur malheur, et sur un si beau principe il se croit dispensé de les assister, ou de leur faire du bien. Il est aigre à l'argent, et est possédé par une avarice féroce. Il écorcheroit un pou pour en avoir la peau. C'est un vilain, un ladre, un mesquin,
un

un pince-maille. Bien loin de faire du bien aux autres, il se refuse le nécessaire. Il entasse somme sur somme, et écu sur écu, et quoique ses greniers soient remplis de blé, ou de grain, il craint encore de mourir de faim. Il crie famine sur un tas de blé. Il prête à usure, et prend dix, au lieu de cinq pour cent. Il est pire qu'un Juif, et poursuit ses débiteurs à outrance, quand le terme de lui payer son argent est échu. Il a des entrailles de bronze et ne fait ce que c'est que la compassion. Son coffre-fort est toujours sous son chevet, de crainte, qu'on ne le vole. C'est un ingrat qui croit que tout lui est deu. Il fait des bassesses, dont le dernier des hommes rougiroit, et cela (seulement) pour pargner un denier ou un sou. Il n'est pas délicat sur les bienséances. Si on lui enlevoit ses trésors, il seroit à craindre, qu'il ne s'ôtât la vie, qu'il ne se pendit: mais alors il seroit bien rire ses héritiers, car les avaricieux, les avars, sont comme les cochons, qui ne font du bien qu'après leur mort.

EXERCICE XXXIII.

De la Bonne - mine.

Le Prince de N. . . paye bien de la mine (a bon air, bonne mine). Il a l'air grand et noble. Tout lui sied bien. Il fait toute chose avec aisance et bonne grace, ou de la meilleure grace du monde. Il est bien fait. Il a le port
maje-

majestueux. Sa taille est au dessus de la médiocre et bien prise. Il est bien partagé des talens de la nature. Sa mine est fort prévenante et fort gracieuse. Les traits de son visage sont fort réguliers, et sa physionomie est n.élée de douceur et de gravité, qui excitent l'amour et le respect de ceux, qui l'approchent. Tous ses membres sont bien proportionnés. Son embonpoint, ou sa corpulence est médiocre, et ne le défigure pas. Ses jambes sont bien tournées, et ses mollets, ou gras de jambes ne sont ni trop gros ni trop menus. Il porte bien le pied, et sa démarche est gracieuse, et n'est point affectée. Il a le sourire agréable, mais il ne rit qu'avec modestie, et ne rit pas à tout bout de champ. Il a une belle denture et une belle chevelure. Il a le menton fourchu, et des fossettes aux joues quand il rit. Il a le nez un peu aquilin, le front large, les yeux clairs, et la vue perçante. Il parle distinctement et intelligiblement, tantôt françois, tantôt anglois, tantôt allemand.

Les qualités de son ame répondent à celles de son corps. Il a l'esprit éclairé et cultivé par l'instruction et par la lecture. Il raisonne juste sur toute sorte de matière, de Philosophie et de Théologie. Mais il n'est point prévenu de son mérite. Il est doux, affable, prévenant, gracieux, bienfaisant et poli envers tout le monde. Il ne rebute personne, et se fait un plaisir d'obliger les honnêtes gens.

EXER-

EXERCICE XXXIV.

D'un Homme de guerre.

Martial est bon homme de guerre. Il est né Soldat; il possède toutes les qualités, qui font un bon Soldat, il est courageux, intrépide, vigilant, infatigable. Il est brave comme son épée; il en a donné des preuves éclatantes, et s'est signalé, ou distingué, en plusieurs rencontres dangereuses, affaires scabreuses, d'où il est toujours sorti avec honneur, et victorieux. C'est un officier de fortune, qui s'est avancé par son mérite, ayant passé par tous les grades de la milice, depuis le grade de simple soldat, ou peut-être de Corporal, jusqu'au grade de Général, qui lui a procuré la Noblesse. Il a fait quinze campagnes, et s'est trouvé à dix batailles, où il a reçu plusieurs blessures, dont il porte encore les marques. Mais ce qu'on admire le plus dans Martial, c'est sa modestie. Il parle rarement de ses exploits, et n'en attribue le succès qu'à Dieu: il en partage la gloire qu'avec ses soldats qu'il aime tendrement, et dont il est tendrement aimé; ne souffrant pas qu'on leur fasse tort. Bien différent de quantité de nobles, qui, n'ayant en rien contribué à leur noblesse, n'ont pour tout mérite qu'une sorte de vanité, qui les rend ridicules. Martial ne rougit point de sa naissance, parcequ'il étoit honnête homme et vertueux, avant que d'être appelé noble, et que la plus grande Noblesse est dans la Vertu. On vient de tracer un camp
près

près de Dresden, dont on a donné la direction à Martial. On a posé des sentinelles que l'on relève toutes les heures. Les Soldats yont dressé leurs tentes, et l'y sont retranchés jusqu'aux dents. Ils l'ont environné de palissades et garni de chevaux de frise. On envoie tous les jours des détachemens battre l'estrade, qui vont à la découverte. Martial va souvent reconnoître le terrain et la position des ennemis. Cette fonction pensa l'autrejour lui couter cher; car les ennemis l'ayant apperçû lui lâchèrent un boulet de canon, qui tomba tout proche de lui. Il se vit même en danger d'être envelopé par les hufards ennemis; mais ayant piqué des deux, il se tira d'affaires à la faveur de son cheval; graces à son cheval.

EXERCICE XXXV.

Du Détriment ou Dommage.

J'ai plusieurs Livres, que j'ai amassés successivement, mais dont je n'ai plus besoin, et dont je voudrois pouvoir me défaire, si je pouvois les employer avec avantage. Je troquai hier un vieux bouquin (ou un vieux livre) contre un nouveau; mais tout vieux qu'étoit mon livre, je me fis grand tort de m'en défaire; je changeai mon Cheval borgne contre un aveugle. Je m'en repens bien, mais c'est une affaire faite; il n'y a plus de remède. Je veux pourtant tâcher de réparer ma faute et de recouvrer mon Livre, en
 donnant

donnant quelques gros de retour; peut-être la chose fera-t-elle faisable, ou praticable. J'avois prêté, avancé, un écu au Bouquineur, et il m'a donné aujourd'hui la Morale de Baumgarten, comme un équivalent, nous voilà maintenant quittes à quittes.

Mon frère s'est avisé de changer de condition, croyant gagner au change; mais il est tombé de la poêle dans la braise, ou de la fièvre en chaud mal. Il s'est fait d'Evêque Múnier. Il s'en repent bien; il s'en mord les doigts; et si la chose étoit à refaire, il s'en garderoit bien; il prendroit mieux ses mesures. Il pourra devenir sage à ses dépens, et je crois qu'on ne l'y prendra plus; car chat échaudé craint l'eau froide. Si un averti en vaut deux, à plus forte raison profitera-t-il de ses bevues; et c'est ce qu'il est bien résolu de faire.

Heureux celui qui pour devenir sage,
Du mal d'autrui fait son apprentissage.

EXERCICE XXXVI.

De l'Apparence.

Tout ce qui reluit n'est pas d'or. Les apparences sont souvent trompeuses. Rien de plus trompeur que l'apparence. Les choses, qui donnent le plus dans la vue, sont souvent destituées de réalité, et ont plus de brillant que de solide. Le monde est la dupe des apparences;

D

et

et de même que le chien d'Esopé; on prend l'ombre pour le corps: on laisse la chair pour haper l'ombre. Tel paroît sage qui est fou; et au contraire, tel paroît fou qui est sage. On peut dire à cet égard que le monde est masqué. Les gens les plus dissimulés sont souvent celles, qui paroissent le plus sincères; mais ces démonstrations extérieures d'amitié, ou de sincérité, ne sont que pour en imposer. Ce n'est que la poudre que l'on jette aux yeux, pour tromper plus facilement. Témoin Prothée, qui joue le rôle d'un Comédien ou d'un fourbe. Prothée est affable, riant, complaisant, poli jusqu'à l'excès. Il vous parle avec un air de franchise et de confiance, qui en impose d'autant plus qu'on ne s'en défie point. Il affecte tous les dehors de l'amitié la plus sincère. Mais ne vous fiez nullement à Prothée. Il n'est rien moins que ce qu'il paroît. Sous ce voile de politesse il cache un coeur faux, dur, etc. Il vous trahira à la première occasion, et vous fera repentir de lui avoir confié votre secret. Cependant il prend, et veut faire passer sa duplicité, sa dissimulation, ses détours, ses ruses, ses déguisemens, ses finesse, pour prudence, quoi qu'il y ait de la différence comme du jour à la nuit. C'est du Clinquant qu'il nous donne pour de l'or. Ce n'est pas un diamant; ce n'est qu'une hapelourde.

On disoit que cette fille avoit 20000 écus de rente, mais il s'en faut beaucoup; il y a beaucoup

coup à rabattre. On avoit ajouté un zéro; elle n'en a que 2000. Le Sieur Galant lui en conte, lui conte fleurettes; il tâche de l'enjoler, de l'emboîser, de la surprendre, et la pauvre fille ne s'apperçoit pas qu'il se moque d'elle. Elle prend tout pour argent comptant; mais elle pourroit bien en être la dupe; et cela arrivera, si elle n'est, ou si elle ne se tient sur ses gardes.

EXERCICE XXXVII.

Des Nouvelles.

A.

Quelles nouvelles? Qu'y a-t-il de nouveau? Quelles nouvelles savez-vous? Ne savez-vous point de nouvelles? Ne savez-vous rien de nouveau?

B. Pardonnez-moi, Monsieur. J'ai appris, je viens d'apprendre, que les Turcs étoient de nouveau battus; qu'ils avoient été battus par mer et par terre, que l'Amiral E... avoit brûlé plusieurs de leurs vaisseaux, coulé les autres à fond, et dispersé le reste.

A. Dites-moi, s'il vous plaît, les particularités du combat, qu'on leur a livré dans la Morée (dans la Walachie, etc.).

B. Je les ignore encore. Je fai en gros, en général, qu'on les a surpris, attaqués, lorsqu'ils y pensoient le moins; que l'action a été fort vive, fort meurtrière, et qu'on en a eu à bon marché. Quand je serai mieux instruit, informé, de tou-

re l'affaire, je ne manquerai pas de vous en faire part.

A. Voilà de grandes nouvelles; et qui ne feront guères du gout de la Porte, du Grand Seigneur. Cependant il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Car l'ambition et l'intérêt sont les deux mobiles, qui les ont porté à une démarche de cette nature et de la dernière importance; je veux dire de rompre avec la Russie, et d'épouser les intérêts des Polonois. Mais Dieu les en a punis, et détruira peut-être bientôt leur puissance et leur empire.

B. J'ai appris une autre nouvelle, savoir que le feu avoit pris à Berlin, et avoit consumé un grand nombre de maisons, et que le feu n'avoit pas encore cessé au départ de la poste. J'ai encore appris, que la foudre (le feu du ciel) étoit tombé sur une Eglise, et l'avoit réduite en cendres en très peu de temps.

A. Je plains le sort des pauvres gens, qui ont souffert par cet incendie. Que dit-on des Jésuites?

B. Ceux de Portugal sont aux labois, et passeront mal leur tems. Ceux d'Espagne incertains de leur sort flottent entre la Crainte et l'esperance. Ceux de Rome et ceux d'Allemagne sont spectateurs de la scène.

EXER.

EXERCICE XXXVIII.

Continuation.

A.
Quelles nouvelles particulières savez-vous?

B. Pas grand' chose: les bonnes nouvelles sont rares.

A. Il faut savoir les mauvaises comme les bonnes. Dites-moi, s'il vous plait, celles que Vous savez.

B. Dispensez-moi, je vous prie, ~~de~~ le faire; je n'oserois.

A. Il faut donc que vous ayez quelque raison, de me les cacher, céler: mais vous ne faites qu'augmenter ma curiosité. C'est peut-être quelque nouvelle qui me regarde personnellement. Je le remarque à votre air; j'en ai même du présentiment.

B. Si elle ne regarde votre personne, c'est du moins quelqu'un des vôtres: mais je ne puis me résoudre à vous l'apprendre: à moins que vous ne me promettiez de ne pas vous en chagriner.

A. Qu'hesitez-vous à parler? Un Chrétien doit être préparé à tout événement.

B. Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vais trancher le mot, et vous dire, que Mr. votre frere a perdu son procès.

A. Je suis bien aisé que Vous m'avez enfin tiré de l'incertitude. Je plains mon frere d'avoir fait une perte considérable; mais comme il n'est pas ruiné pour cela, et qu'il a de la fermeté, il

ne se désespérera pas, et je ne lui ferois pas plaisir de me consumer en regrets pour cela.

B. Je suis bien aise de vous voir en de si bonnes dispositions. Et vous, quelles nouvelles m'apprendrez-vous?

A. Les miennes ne sont pas meilleures: elles regardent les misères publiques. A Wienne le feu a pris à un palais et l'a entierement consumé. Non seulement cela; mais le feu ayant gagné les édifices voisins, cela a causé un grand incendie, qui a duré 8 heures.

EXERCICE XXXIX.

De l'Humour et de l'Emportement.

Mr. Brutal est fort impatient et fort brusque. Il a le sang chaud; il a la tête près du bonnet. Il s'emporte d'abord: il est ombrageux: il se cabre; il prend la chèvre, et saute aux nues pour une bagatelle. On ne fait souvent quelle mouche le pique, ou sur quelle herbe il a marché. C'est l'homme le plus fâcheux, le plus capricieux, le plus fantasque, et le plus bizarre qu'on puisse voir. On a beau lui faire voir qu'il a tort; il ne se paye point de raison: C'est l'antipode de la raison. Il regarde le monde de travers, de haut en bas, et les traite de même. Souvent il s'ennuie; le temps lui dure, faute d'occupation, et il s'en prend au premier-venu. C'est un esprit de contradiction. Il a des fantaisies musquées: il est délicat et blond. Il n'est

pa

pas d'accord avec lui-même. Il rebute tous ses amis par ses brusqueries; c'est pourquoi on le fuit et on l'évite comme un pestiféré. S'il est quelque fois de bonne humeur et tranquile, ce n'est que par boutades. Il ignore lui-même ce qu'il veut. On ne peut rien faire à sa fantaisie, à sa guise. Il faut qu'on devine ce qu'il veut; et quand on y manque, il trépigne, il frappe des pieds, il jure, il invective, il tempête, il écume de rage, et le premier meuble, qu'il rencontre sous sa main, il le jette à la tête de ses gens. Il s'agite et se demène comme un possédé, comme un enragé. C'est un méchant maître; je crois qu'il n'a pas son semblable sous le soleil; malheur à ceux, qui l'approchent souvent, ou qui sont toujours autour de lui. Il a des rats; il est à charge à lui-même, et ne peut se comporter avec personne. Aussi craint-on que la tête ne lui tourne tout-à-fait, et qu'on ne soit obligé de l'enfermer dans les petites maisons.

EXERCICE XL.

D'un Repas somptueux.

J'ai eu aujourd'hui l'honneur de manger à la table de Mr. le Comte de --- où j'avois été invité avec Mr. votre frère, et où nous avons été régalez splendidement. Mr. le Comte traite rarement; mais quand il s'y met, quand il s'en mêle, il s'en acquitte bien. On avoit dressé la table dans une belle salle, dans un beau salon,

lambrissée et ornée de tableaux et de plafons. Le plancher d'enbas étoit parqueré, ou carrelé: celui d'enhaut étoit plafonné. Ce plafond étoit cîntre, garni de platre, de menuiserie, peint et doré. Les murailles étoient révétues de tapis et de miroirs. Les Convives étoient assis à une table ronde, ovale, quarrée, sur des chaises à dos et à bras, et sur des fauteuils, dont les uns étoient à crémaillères, les autres à roulettes garnis de coussins. La nape qui couvroit la table, étoit d'une toile damassée et figurée, d'un très beau travail. Les serviettes étoient de la même matière, frisées fort élégamment. Les assiettes, les cuillieres, et les fourchettes étoient d'argent, aussi bien que les manches des couteaux, dont les lames étoient fort tranchantes. Le surtout, fait de même métal, se trouvoit au milieu de la table, avec un attirail de salières, d'un sucrier, d'un poivrier, d'un huilier, d'un vinaigrier, pour aprêter la salade, ou la corriger. On avoit dresse les viandes dans des plats et dans des sœcuelles. La Soupe, ou le potage, étoit une soupe, ou un potage aux écrevilles, aux herbes, aux navets, aux choux, au vin, au lait etc. Il y avoit aussi une bisque, ou un potage garni de béatilles, ou de menues choses délicates, comme ris de veau, crêtes de coq, foies gras, morilles, champignons, truffes, pigeonneaux. On y voyoit du bouilli à toutes les sauces; des ragouts avec des boulettes de pâte et de chair, et des fricassées.

EXER-

EXERCICE XXI.

Continuation.

On peut croire que la grosse viande (la viande de boucherie) n'y manquoit pas; telle que celle de boeufs, dont il y avoit un aloïau; comme aussi une longe de veau, et une élanche de mouton; sans compter les saucisses, les andouilles et les jambons. On me présenta entre autres un morceau de boeuf à la mode fort succulent, que je mangeai de bon appétit. On servoit aussi à la ronde de la moëlle sur de petites tranches de pain rôti. Le Rôti s'y trouvoit dans une abondance et une délicatesse étonnante. Une grosse poule d'inde en faisoit l'ornement, puis des faisans, des poulets des chapons, des poulets; de même que le grand et le petit gibier; car il y avoit une hure de sanglier, un marcassin, un filet de cerf, et un rôti de bif; puis un lièvre bien lardé, bien arrosé et bien rôti, dont le fumet agréable flattoit l'odorat, autant que le gout; venoient ensuite les bécasses, les perdrix et les alouettes. Les légumes accompagnoient tout cela, telles que le riz, l'orge mondé, les vermicelles; et les herbages, tels que les épinars, des chous et des raves à l'étuve, les haricots, les navets, les carottes et les pois verts; mais il n'y avoit ni autres pois, ni mil (millet) ni lentilles, ni laitage. La moutarde étoit bien forte; elle prenoit au nez aussi bien que le rai fort. Toutes les viandes étoient bien assaisonnées, bien apprêtées, tendres et délicates, excepté un certain

mets, où l'on avoit prodigué les épices, et qui étoit trop salé, et trop poivré. Un autre sentoit aussi la fumée et le brulé. Le poisson n'y manquoit pas non plus; il y en avoit à toutes les fauces, du saumon, des truites, des anguilles, des carpes, des brochets, des murènes et d'autres. Il m'étoit resté une arrête au gosier: mais je l'en retirai heureusement. Je n'ai jamais mangé de si bonne pâtisserie. Il y avoit un pâté de ris de veau, un autre de lièvre, de bécassines etc. des tourtes de cerises, de groseilles, de framboises, de mures, etc. du gâteau, des gaufres, et des oublies pour tremper dans le vin.

EXERCICE XLII.

Continuation.

La boisson étoit aussi fort abondante et diversifiée: il y avoit des vins de Rhin, de Moselle, de Bourgogne, de Champagne, de Malaga, d'Italie, de Tokay, et d'autres encore, sans oublier les liqueurs, comme le persico, le Ratafia, le rossoli, l'hipocras et l'hydromel, mais il n'y avoit ni *punsch*, ni *ale*, ni comme je ne tâtai point de tout cela. Je me fis donner un verre d'eau, dont je trempai mon vin; car je n'oserois boire de vin pur, parcequ'il m'échauffe trop, ou qu'il me monte à la tête, et je me trouvai bien de cette précaution; je bus aussi un coup de limonade. Chacun avoit sa bouteille de vin, et son verre d'eau, ou de bière devant soi, dont
il

il se verfoit lui-même à son gré; et chacun étoit son propre échançon; car à cette table on jouit toujours d'une pleine liberté, ne forçant personne à boire ou à manger, mangeant pourtant et bâvant autant que l'on veut et de ce que l'on veut, et c'est ce qui augmente la politesse du Maître et le prix de sa Table. Vive la liberté! Vive le maître du festin!

Le *dessert* consistoit en beurre, fromage, noix, noisettes; en confitures sèches et liquides, comme des biscuits, des oranges, des amandes, des pralines, des dragées. On servit aussi des huîtres, mais je n'y touchai pas. Pour ce qui est du fruit, il y en avoit de toutes sortes, comme des pommes, des poires, des prunes, des pêches, des melons, des figues, et des raisins.

Après avoir été deux ou trois heures à table, on se leva, on dit les graces, on rendit graces à Dieu, et on ôta (leva) la nape, et ce qui étoit dessus. On nous fit ensuite passer dans une autre chambre, où l'on nous présenta du café, dont les uns le prenoient avec du lait, ou de la crème et du sucre; et les autres ne prenoient ni l'un ni l'autre. On servit aussi du thé à ceux qui en voulurent. Quand tout cela fut fini, nous fîmes la révérence à Mr. le Comte, et après l'avoir remercié de ses bontés et de ses politesses, chacun s'est retiré plein de reconnoissance et d'admiration, en faisant des vœux pour sa prospérité.

J'ai

J'ai oublié de dire qu'une belle symphonie décoroit encore cette fête, et en relevoit la magnificence, pendant que les convives s'entretenoient par des propos agréables et instructifs.

EXERCICE XLIII.

A.

Bon jour Mr. Comment, je vous trouve encore au lit?

B. C'est bien malgré moi, mon cher Mr. et je vous en demande pardon. Il ne m'a pas été possible de me lever plutôt: car je n'ai pas bien reposé cette nuit.

A. Puis-je en savoir la raison?

B. Vous allez l'apprendre. Hier au soir, en me mettant au lit, je fus attaqué d'un furieux mal de dents, qui m'a exercé, et empêché de fermer l'oeil jusqu'à deux heures après minuit, que j'ai commencé de sommeiller.

A. J'en suis bien mortifié, mon cher Ami. J'aurois donc bien mieux fait de ne pas entrer, pour ne troubler votre repos.

B. Au contraire je suis charmé de vous voir. Les douleurs ont cessé vers le jour, et j'ai dormi sans interruption depuis ce temps-là; je me trouve fort soulagé et j'allois me lever lorsque Vous êtes entré: permettez-moi seulement de me lever en votre présence.

A. Faites

A. Faites à votre commodité, et ne vous gênez en aucune manière. Sans cela je me retire. Je voudrois pouvoir vous être utile en quelque chose.

B. Vous êtes trop obligeant: je prendrai seulement ma robe de chambre, que je garderai jusqu'à ce qu'il sonne midi.

A. A quelle heure vous mettez-vous à table?

B. Pour l'ordinaire à midi et demi, excepté quand nous avons des étrangers, que cela dure quelque fois jusqu'à une heure.

A. Pour moi je ne saurois attendre long-tems; et dès qu'il a sonné onze heures, et demi, il faut que le diner soit sur la table.

B. Je ne pourrois pas attendre si long-tems, si je ne prenois la précaution de déjeuner.

EXERCICE XLIV.

A.

Voilà un habit, qui vous sied bien, un chapeau, une peruque, un bonnet, qui vous coiffent bien; des bas, des fouliers et des bottes, qui vous chauffent bien, tout ce que vous portez, vous va bien. Vous voilà donc bien coiffé, bien chaussé, bien ganté, bien vêtu, bien habillé, bien équipé de toute pièces.

B. Cela vous plaît à dire, Mr. il semble, que vous vouliez me flatter, ou plutôt ceux, qui travaillent pour moi.

A. Je

A. Je ne prétens flatter ni l'un ni l'autre. Cependant je ne saurois m'empêcher d'admirer Votre gout, et l'habileté de vos ouvriers. Je crois au reste qu'ils se font bien payer. Combien avez-vous donné pour la façon de cet habit.

B. J'en ai payé 4 écus.

A. Il me semble que c'est beaucoup, que c'est un peu trop.

B. Il est vrai que c'est un peu cher; mais c'est que le Tailleur a fourni le fil et la soie.

A. Si cela est, ce n'est pas trop; je trouve au contraire que c'est bon marché.

B. J'aime mieux donner quelques gros de plus, et qu'un habit soit bien fait, que de donner quelque chose de moins, et qu'il soit estropié.

A. Je suis de votre avis; un habit mal fait défigure une personne.

B. Depuis quand avez-vous cette belle Robe de chambre d'indienne, de Damas, de satin, de calmande.

A. Depuis la foire, que je l'achetai d'un marchand étranger avec un Castor et des bas de soie.

B. Le linge, que vous avez là, est de toile fort fine.

A. C'est de la toile d'Hollande ou de Silésie.

B. Combien a couté l'aune, s'il vous plaît?

A. J'en ai payé un florin.

B. Ce n'est pas trop.

A. Et ces gands, combien vous courent-ils?

B. Ils coutent un demi florin.

A. C'est

A. C'est bon marché: ils ne font plus si chers, qu'ils étoient autre fois.

EXERCICE XLV.

Des indispositions, des Maladies et incommodités.

Mon frère est fort indisposé. Il ne fait que languir. On craint pour sa vie. Ma Soeur a la petite vérole. On la lui a donnée par infection, par inoculation. On lui a fait l'inoculation. L'éruption s'est déjà faite, et si ma Soeur se ménage elle sera bientôt rétablie. Elle a déjà eu la rougeole et le pourpre. Mr. le Comte avoit hier le cours de ventre, avec des tranchées et des épreintes, et aujourd'hui il a la dyssenterie. Me la Comtesse n'est pas visible: elle garde la chambre. On craint qu'elle ne prenne la fièvre ou que la fièvre ne la prenne. Si cela arrive, j'espère que le quinquina la tirera d'affaire. Mon Cousin est fort sujet à la colique, à la gravelle, à la pierre. Il craint le miseréré. Notre voisin a une hernie, ou une descente de boïau: il a encore avec cela la gale ou la gratelle; la peau lui demange sans cesse. Son frère a une opilation de rate, qui lui cause des vapeurs et un vertige. Il est attaqué de l'hypochondrie, du mal hypochondriaque, des vapeurs aussi bien que de la Mélancholie, qui le rendent fort inquiet. Il est venu à N. un abcès, un froncle, qui lui cause de grandes douleurs; cet abcès viendra bientôt à suppuration;

ration; il en fortira beaucoup de pus, de bourbe. J'avois hier mal aux dents; j'en fis arracher une, parce qu'elle branloit, et j'en fus un peu foulagé: la gencive est encore enflée. Une autre dent est cariée, mais elle tombera bientôt d'elle même; c'est une dent oeilrière, une dent machelière, ou molaire. J'ai le palais ulcéré; je ne sai d'où cela vient. Je me suis mordu la langue; j'aurois mieux fait de mordre dans mon pain. Elle me fait bien mal. Je me brulai hier à la main: il m'y est venu une vessie qui me cuir extrêmement; je m'en vai la percer. Il m'est aussi venu un barbuquet sur la lèvre d'en bas qui m'incommode fort. Le Cordonnier m'a fait des fouliers trop étroits: ils me blessent. Chacun fait où le foulier le blesse.

EXERCICE XLVI.

Continuation.

Non seulement cela, mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que j'ai gagné par-là un cor au pied, qui m'empêche de marcher. Je bâille, et vous éternuez, Dieu nous assiste tous deux. J'ai des envies sur les doigts, qui m'incommode; mais ce n'est rien au prix d'un panaris, qui m'est venu au grand doigt. J'ai aussi des menfonges, sur les ongles, mais je ne m'en embarasse pas; je les laisse pour ce qu'ils font. Il me prit hier un évanouissement, qui dura une bonne demi-heure. On me fit revenir avec de
l'eau

l'eau de la Reine d'Hongrie. Ce valet est fort mal propre: il a toujours des ongles veloutés; il feroit bien mieux de se les tailler et de se peigner les cheveux, qu'il a toujours en désordre. Notre Servante a des mules aux talons, elle a aussi les mains pleines de calus, de calosités; cela vient du travail. Elle a aussi les mains et le visage plein de rousseurs, de lentilles, et des fics sur tous les doigts. Mais ce qui l'incommode le plus, c'est un goitre, qui est aussi gros que le poing. Ma Soeur a des échauboulores: elle a se visage tout bourgeonné, tout plein de boutons; cela vient des chaleurs de foie. Son mari a le visage couperosé; mais cela vient de la boisson; car c'est un biberon, un yvrogne. Il est aussi attaqué de la goutte: quand elle le prend, il jette les hauts cris. Si elle remonte, le voilà perdu. Cet enfant a souvent les convulsions; c'est qu'il fait des dents. Le Maréchal de Saxe étoit hydropique: les Grands sont sujets aux Maladies et à la mort, comme les derniers des homn.es. On lui a fait la ponction; il en est sorti plus de dix pintes d'eau. Mais la ponction n'est qu'un palliatif: le mal est revenu, et le Maréchal en est mort. On lui a fait des magnifiques funeraillies, et élevé un superbe Mausolée à Strasbourg. C'est peu de chose que de l'homme; c'est un assemblage, ou un composé de maladies, de douleurs, de foiblesse, et de misère.

Heureux sont les morts, qui meurent au Seigneur.

E

EXER-

EXERCICE XLVII.

*Sur le verbe Accommoder, et ses
composés.*

J'ai acheté une montre d'or; mais elle ne m'ac-
commode pas, je veux m'en défaire: si je
puis vous en accommoder, je vous la laisserai,
vous l'aurez à bon marché. Vous avez bien ac-
commodé votre maison, votre jardin, votre ca-
binet. Je voudrois que ma maison fût aussi bien
accommodée que la vôtre. Je tâcherai d'accom-
moder mes affaires, elles sont fort embrouillées,
derangées, dans un triste état. Qui est ce qui
vous a accommodé de la forte? Vous voilà étran-
gement accommodé. Si Noris va dans cette mai-
son, on l'accommodera de toute pièce, d'import-
tance. Cet homme s'est accommodé comme il
faut, il ne sauroit retrouver sa maison. Donnez
moi tel cheval qu'il vous plaira, je m'accom-
mode de tout ce que je rencontre. Puis-je vous ac-
commoder de mon cheval? Votre Cousin est un
homme bien accommodé; il est à son aise, il est
riche. Je louerai votre maison, si vous y vou-
lez faire quelque accommodement. Ces deux
hommes sont brouillés, on les veut raccom-
moder. On leur a proposé un accommodement à
l'amiable, et ils l'ont accepté; car ils sont d'un
facile accommodement.

EXER-

EXERCICE XLVIII.

Idiotismes du verbe Aller.

Comment va? Comment va la Santé? Comment vont les affaires? Tout va-t-il bien? Oui tout va bien. Les affaires vont assez mal, bien mal. Mon frère veut aller à pied à Mersebourg. Pour moi j'irai à cheval à Lauchstedt, et ma soeur ira en carosse, ou en bateau à Magdebourg. Nous sommes déjà assez loin, mais je ne sai si nous allons bien. Ce garçon a perdu sa bourse, il veut aller au devin pour la recouvrer. Nous allons voir s'il réussira. Son entreprise est allée en fumée. Le jour va finir; il est tems de se retirer. Tous nos voeux vont à la paix, Dieu veuille bientôt nous l'accorder. Votre habit vous va bien, mais votre perruque vous va mal. Je n'ai garde de vous tromper; il y va de mon honneur. Le remède, que je pris hier, étoit bien fort; il me fit aller par haut et par bas. Il faut résister au mal, sans se laisser aller à la tentation, ni aux mauvais exemples, ni au torrent de la coutume. J'ai acheté aujourd'hui un secret, pour faire en aller les punaises; et une pierre, pour faire en aller les taches. C'est une bonne pâte d'homme, qui va toujours son grand chemin. Ce garçon n'a point de repos, il va et vient comme pois en pot. Il ne faut pas aller si vite en besogne. Il a eu beaucoup de traverses, mais à force de mal aller, j'espère que tout ira bien.

E 2

N'allez

N'allez pas vous imaginer, que vous en foyez quitte pour vous excuser. Il est fort irrésolu; il va comme on le mène. Ne vous mettez pas en peine de ce contre-tems; tous chemins vont à Rome, mais les premiers vont devant. Vous me demandez, si je tiendrai ma parole: cela s'entend: cela s'en-va sans dire. N'allez pas croire, n'allez pas vous imaginer, que je sois un homme à deux paroles, que je sois capable de mentir. Il étoit venu dans l'espérance de recevoir de l'argent, mais en vain; il s'en est allé, retourné, comme il étoit venu: il a eu l'aller pour le venir. Il ne laisse pas de s'en plaindre, et dit, qu'au long aller petit fardeau pèse. Je lui ai dit de se consoler, et que s'il ne trouvoit pas son compte dans ce qu'il cherche, je ferois son pis aller. Ses ennemis ont beau le menacer, ils ne peuvent pas lui faire grand mal, au pis aller, il en fera quitte pour une amende. Comme on s'accoutume, on s'en-va. Allez-vous en. Il faut que je m'en aille. Quand vous en irez-vous? Je m'en-vai vous dire, apprendre une agréable nouvelle. Je m'en vai vous montrer comme il faut travailler. Comme vous y allez!

EXERCICE XLIX.

Sur le verbe Battre.

Mr. Médifant a été payé de ses faux rapports. On l'a battu dos et ventre; on l'a battu comme plâtre, comme un chien: il s'en souviendra

dra longtems. Il ne faut pas traiter rudement ce Seigneur; il faut battre le chien devant le lion, et faire une réprimande à un autre en sa présence. Il bat et maltraite sa femme, et il prétend qu'elle l'aime: il se trompe, et battre faut l'amour. Les François ont été battus près de Minden; on les a menés battant jusqu'à.... On tâchoit de soutenir, de défendre son opinion, mais son adversaire le mena battant. La Sale bat les murs de Halle. On bat le tambour, la caisse, pour enroller du monde. Il y a diverses manières de battre la caisse: on bat l'assemblée: on bat la marche; on bat aux champs: on bat la charge: on bat la retraite. Il agit à découvert: il fait tout tambour battant. Il seroit tems que cet homme fût pourvu, avancé: il y a longtems qu'il bat le fer. Le Général N.... a envoyé quelques Officiers pour battre l'estrade, pour battre la campagne, afin d'avoir des nouvelles des ennemis. Quand on a entrepris une chose, il ne faut point se relâcher: il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Il n'a point d'occupation sérieuse, il ne fait que battre le pavé. J'ai pris beaucoup de peine pour rien: j'ai battu les buissons, et un autre a pris les oiseaux. J'ai de la chaleur, le pouls me bat fort. Le coeur, le pouls bat à notre voisin, il craint de perdre son procès. Il ne faut pas tant battre la campagne, il faut venir au fait. Ce pauvre homme est mal dans ses affaires; il ne bat plus que d'une aile. Quand il eut fini son discours, tout le monde bat-

rit des mains en signe d'applaudissement. Il y a déjà quelque tems qu'il ne voit plus le monde, qu'il ne fréquente plus les compagnies: il bat en retraite; mais il feroit bien de ne se pas battre à la perche, ou de ne pas se tourmenter inutilement. Son frère au contraire ne veut pas s'écarter de la route ordinaire: il veut suivre le chemin battu. Le vaisseau, après avoir été longtems battu de l'orage, relâcha dans le port. Il veut poursuivre sa pointe, quoi qu'il en arrive: il dit qu'il vaut autant être bien battu que mal battu. J'ai les oreilles rebattues de cette affaire, n'en parlons plus. On n'aura aucun égard à leur résistance, les battus payeront l'amende.

EXERCICE L.

Sur les adjectifs Beau et Belle.

Ce garçon fait le beau fils; il se croit un Narcisse: il fait aussi le beau parleur, et il s'écoute parler. Outre cela il fait belle dépense, car il est riche; c'est pourquoi il joue beau jeu, mais on lui a fait belle peur, car on lui a dit que les ennemis étoient tout près d'ici; depuis ce tems-là il ne joue plus. Marial est bel homme de cheval. Cet officier a le commandement beau. Ne vous frottez pas à cet homme, il saura s'en venger; à beau jeu beau retour. Biberon a été aujourd'hui de fête, au festin, de frairie, il s'est fait beau garçon. Il méprise son concurrent, son émule, et dit que c'est un beau coquin, un beau maraut;

maraut; il a tort. Son valet s'en alla un beau matin, et ne revint point. Il a vendu ses livres à beaux deniers comptants, et il a reçu son argent à belles baïsemains. Le chien se jeta sur le chat, et le déchira à belles dents. Je suis las de lui: il fera beau quand je l'irai voir. Tout ce que vous me dites est beau et bon, mais de l'argent vaut mieux. Il fait beau à la campagne dans la belle-saison. Il fait beau voir un Général à la tête de ses troupes. Il vous fait beau voir pleurer comme un enfant. J'ai eu beau prier, beau solliciter; il a été sourd à ma voix. Il ne faut pas donner beau à ses ennemis, comme vous faites. Vous dites qu'il ne reviendra pas, vous me la baillez belle; je n'en crois rien. Son frere avoit promis de ne plus jouer, mais il a recommencé de plus belle.

EXERCICE LI.

Sur le mot Air.

Je veux aller prendre l'air, voulez-vous m'accompagner? venir avec moi? J'aime mieux prendre l'air du feu que le grand air, que l'air de la campagne, car j'ai froid. Il fait aujourd'hui un air froid; gardez-vous du mauvais air. L'air du monde est contagieux, il ne faut pas s'y fier. Cet homme se donne bien des peines pour rien; il ne fait que battre l'air. Il est d'une extreme vivacité, il a toujours le pied en l'air, quoi que sa fortune soit en l'air. On a beau lui faire

des remontrances, ce sont des paroles, des discours en l'air. Il espéroit de faire fortune, mais il a tiré son coup en l'air. A l'air dont il marche, dont il entre, dont il se met, on connoit qui il est. Il a un peu l'air de la danse, de la guerre. Il m'avoir promis d'être ici à deux heures, mais il n'a pas l'air de venir; ce terme, le temps est déjà passé. Je ne suis pas fait pour lui, il ne fréquente que des gens du bel air, du grand air. Il se donne des airs, qui ne lui conviennent pas, et qui ne m'accroissent pas. Il prend des airs de maître, de savant, de bel esprit, qui le rendent ridicule. On fait belle, grande dépense dans cette maison, tout y va du bel air. J'ai d'abord reconnu Mr. votre frère, il a beaucoup de votre air. Il ne faut pas prendre des airs panchés. Ce musicien m'a chanté un air nouveau, qui m'a fait beaucoup de plaisir.

EXERCICE LII.

Sur le mot Blanc.

Je viens de vendre mon cheval: on m'a payé en argent blanc. Je n'ai rien gagné dans la lotterie: j'ai tiré un billet blanc. Un de mes amis m'a donné carte blanche pour agir en son nom. Il n'a pas fait fortune dans son emploi, il en est sorti le bâton blanc à la main. Son frère est bien plus heureux: c'est le fils de la poule blanche. On dit qu'il entend la Magie blanche. Aussi est-il fort prévenu de son mérite, et de son

son crédit; il se fait tout blanc de son épée. N. étoit autrefois à son aise, mais il n'y est plus: il a mangé son pain blanc le premier. Le Ciel est rouge ce soir, j'espère qu'il fera demain beau temps, selon le proverbe: rouge soir et blanc matin, c'est la journée du Pelerin. J'ai acheté un livre en blanc, je vais l'envoyer chez le Relieur. Il n'y a point de rapport entre ces deux personnes: il y a de la différence comme du blanc au noir. Ces deux femmes se sont extrêmement querellées: elles se sont mangées le blanc des yeux. Le teint de ces Dames n'est point naturel; elles mettent du blanc. Ce que j'aime le mieux de la poule, du poulet, de la perdrix, c'est le blanc. Il n'y a point de fuite dans ce que cet homme dit: il passe du blanc au noir. Allons, s'il vous plaît, tirer au blanc. Vous avez donné dans le blanc, et moi dans le noir. Il faut tirer de but en blanc; mais il ne faut pas dire les choses inconsidérément, ou de but en blanc. Il a voulu jouer avec des joueurs de profession, mais il s'en repentira: ces joueurs l'ont mis au blanc. Cet Officier en partant pour l'armée m'a laissé son Blanc pour recevoir sa pension. Il est fort en grace auprès du Prince, qui lui a donné un Blanc-signé. Si vous faites ce que vous venez de dire, je vous donnerai un Merle blanc. Il a fait cette nuit une gelée blanche.

EXERCICE LIIL.

Sur le mot Bon.

Vous pouvez ajouter foi à cette nouvelle: elle vient de bonne main. Je ne suis pas en peine de mon affaire, elle est en bonnes mains. On ne sauroit faire usage de cet homme, c'est un idiot, un mal adroit; il n'est bon ni à rotir, ni à bouillir. Celui-là vaut encore pire; il a le coeur et l'esprit mal faits: il n'est bon qu'à noyer. Si un autre avoit cela, il ne feroit pas bon à jeter aux chiens. Pour N... c'est un homme aisé à vivre; il ne prend pas garde de si près; c'est un bon Prince. J'ai trouvé une bourse, si on la demande, je la rendrai: ce qui est bon à prendre, est bon à rendre. Tout ce que vous dites est bel et bon; mais de l'argent vaut mieux; je ne me paye point de ces raifous là. Il fait bon en ce lieu; on y trouve plusieurs agrémens qu'on ne trouve pas ailleurs. Mais il ne fait pas bon avoir à faire à cet homme, c'est un chicaneur. Il fait bon battre un glorieux: il ne s'en vante pas. Ce jeune homme est fort inappliqué: il croit sans doute qu'il fait bon vivre et ne rien savoir, on apprend toujours. N... est un homme franc et sincère; c'est un bon Gaulois; il y va tout à la bonne foi. Non seulement cela; mais il est aussi de bonne maison. Cette terre rapporte 600 écus, bon an, mal an. Il est fête aujourd'hui, et il vient de s'enyvrer et de se battre, bon jour bonne oeuvre. Ces raisins font bonne bouche;

che; je veux les garder pour la bonne bouche. Son voisin l'a offensé, mais il la lui garde bonne, il prétend bien s'en venger. Il faisoit difficulté de me servir: mais il en est revenu; je l'ai mis sur un bon pied. Il faut boire un petit coup, avant que de partir: après bon vin bon cheval. Il ne faut pas plaindre l'argent pour les bonnes choses; qui bon l'achette bon le boit. Ce Professeur est fort cournu; la raison n'est pas difficile à deviner, c'est qu'il est fort savant: a bon vin il ne faut point de bouchon. On l'avoit attaqué vivement: il s'est défendu de même: à bon chat bon rat. Il expliqua la chose à demi mort, et se contenta de dire: a bon entendeur, salut. Les troupes de Prusse ont presque toujours du bon dans les combats; je parle sérieusement; je le dis tout de bon.

EXERCICE LIV.

Sur le mot Chien.

Qui m'aime, aime mon chien. Il ne faut pas s'étonner, si ces enfans ont les inclinations de leurs parens: tous bons chiens chassent de race. Ne craignez pas les menaces de cet homme: chien qui aboie ne mord pas. Il pourroit bien s'attirer quelque mauvaise affaire, car chien hargneux a souvent les oreilles déchirées. Ce garçon est fort étourdi: il est fou comme un jeune chien; mais on l'a bien payé, on l'a battu, on l'a étrillé, on l'a traité comme un chien. Ce
valet

valet fait comme le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle. Ne méprifez pas ce qu'on vous donne, il (cela) n'est pas tant Chien. L'emploi, qu'il exerce, est fort pénible, il est là comme un chien à l'attache. Il faut que je prenne un peu de repos, je suis las comme un pauvre chien. Mon Camarade n'est pas si fatigué, il est fait à cela (à la fatigue) comme un chien à aller à pied (nû-tête). Ces deux personnes me veulent du mal, et je ne crains pas l'une plus que l'autre: il vaut autant être mordu d'un chien que d'une chienne. Ces gens sont toujours en dispute; ils s'accordent comme chiens et chats. Mr. Courtifan fait le chien couchant pour attraper quelque bon morceau. Il ne faut pas mépriser Palaud, vous pourriez vous en repentir, c'est le chien au grand collier. Vous dites que N... mourra de sa blessure, je n'en crois rien, il mourroit plutôt quelque bon chien au Berger. Messieurs Envieux et Jaloux ne sauroient s'accorder, il n'en faut pas être surpris, ce sont deux chiens après un os. Il veut chasser son valet, et cherche des prétextes pour cela, il n'en manquera pas: quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage. Il espère toujours de retirer quelque chose de cette hérédité, et dit, qu'il n'en donneroît pas sa part aux chiens. Ces deux hommes s'échauffent dans la querelle, il faut en prévenir les suites, il faut rompre les chiens. Nous ne nous voyons que très rarement; nos chiens ne chassent pas ensemble. Quand j'ai besoin de conseil, j'aime mieux

mieux

mieux consulter un vieillard qu'un jeune homme, il n'est chassé que de vieux chiens. Ne vous relâchez pas dans cette affaire, elle pourroit vous manquer, pendant que le chien pisse le loup s'en va. Si vous disiez, ou fésiez ce que celui-là fait, vous ne seriez pas bon à donner aux chiens. Ne méprifez pas le danger: il ne faut pas se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village. La compagnie se feroit bien passée de lui, il y vint, comme un chien en un jeu de quilles. Mr. de N... trouvant mauvais que le petit N... le regardât, celui-ci lui répondit: ne vous fâchez pas, Mr. N... un chien regarde bien un Evêque. Sa jalousie est extrême, il est comme le chien du Jardinier, qui ne mange point de choux, et qui n'en laisse point manger aux autres. N... a l'air d'être brave, mais c'est tout, c'est un beau chien s'il vouloit mordre. V. . . est un libertin, il vit comme un chien. Il s'étoit un peu changé; mais ce n'a pas été pour longtems: c'est un chien, qui est retourné à son vomissement. Le pauvre N... médit de N. qui est tout puissant à la Cour, c'est un chien, qui aboie après la lune. Un de mes amis m'est venu voir entre chien et loup; j'aurois mieux aimé, qu'il me fut venu voir en plein jour.

EXER-

EXERCICE LV.

Sur le mot Coeur.

On a (on prend) fort votre affaire à coeur, elle sera bientôt terminée à votre avantage. Il est si fâché, si acharné contre cette personne, qu'il voudroit lui manger, lui arracher le coeur. On a fait tout ce qu'on a pu, pour lui amollir, pour lui attendrir le Coeur. Ce que vous me dites me creve le coeur, me fait crever le coeur, je vous accorde votre demande. Cet homme est fort généreux: il est tout coeur. Vous prenez la chose trop à coeur, cela vous fera mal. Il est fort épuisé et fort abattu, il a le coeur mort. Otez-moi cette chose de devant les yeux, elle me fait mal au coeur, j'en ai mal au coeur. Ce vin a un gout fort agréable, il va jusqu'au coeur; c'est pourquoi il s'en est donné au coeur-joie. Cet homme a bon coeur, il ne rend rien. Je ne suis plus fâché, je m'en suis déchargé le Coeur; j'en ai le coeur net. Quand on a le coeur haut et la fortune basse, on est aise à perdre. Il parle toujours de la Comédie, c'est son affection: de l'abondance du coeur la bouche parle. Ces deux amis vivent dans une grande union; ce n'est qu'un coeur et qu'une ame. Nous allons à la promenade, le coeur vous en dit-il? Mon cousin a été tué à l'armée, le coeur me le disoit bien. Je ne vous cache rien, je vous ouvre mon coeur. Je vous parle à Coeur ouvert, car j'ai le coeur sur les lèvres, et quand je suis avec mes amis

amis nous nous parlons coeur à coeur. Le coeur des Rois est en la main de Dieu, il tourne leurs volontés comme il lui plait. On oublie bientôt les absens: loin des yeux, loin du coeur. J'ai bien faim, car je suis arrivé trop tard chez moi. J'ai diné par coeur. Nous sommes au coeur de l'hyver, il ne faut pas s'étonner, s'il fait froid. C'est en vain que vous l'exhortez: on a beau prêcher à qui n'a coeur de bien faire.

EXERCICE LVI.

Sur le verbe Donner.

Cet homme ne donne rien pour rien. Il ne suffit pas de donner; il faut donner promptement: qui donne tôt, donne deux fois. Il prétendoit que je lui laissasse mon cheval pour la moitié du prix, sous prétexte d'amitié, mais je lui ai répondu: à donner donner, à vendre vendre. En cédant votre bien à vos enfans, vous avez donné des verges pour vous fouetter. Il m'a donné 100 écus sous une condition, qui en détruit l'effet; c'est comme s'il ne m'avoit rien donné; car donner et retenir ne vaut. J'espère encore tirer quelque chose de cette hérédité, etc.; je n'en donnerois pas ma part aux chiens. La nouvelle de sa perte de ses biens lui avoit donné la mort (l'avoit fort affligé): mais celle, qui lui a appris le contraire, lui a donné, rendu la vie. Cela est si certain, que j'en donnerois ma tête à couper. Cet homme est fort à son aise, il se
donne

donne du menu, ou du bon tems. Celui-là est fort en peine, il ne fait de quel côté donner de la tête. Cependant il faut se tranquiliser, il ne sert de rien de se donner de la tête contre le mur. Le pauvre homme est à plaindre, il a donné du nez en terre, le voilà ruiné. Quand il entreprend quelque chose, il y donne tête baissée, il y travaille avec chaleur. Vous avez deviné son intention, vous avez donné (frappé) au but. Il entre dans votre sentiment, il prend votre parti, il l'embrasse avec chaleur, il y donne à pleines voiles. L'affaire sera bientôt finie, il faut encore donner un coup de Collier. Cette bague n'est pas de grand prix, mais il ne faut pas la mépriser : a cheval donné il ne faut pas regarder en bouche.

EXERCICE LVII.

Sur le mot Eau.

On a mis un criminel, un malfaiteur, aux arrêts. On le fait jeûner au pain et à l'eau. Je ne saurois faire usage, faire façon de ce valet, il ne vaut pas l'eau qu'il boit. Je voudrois n'avoir pas fait ce marché, il n'y a pas de l'eau à boire. Cet homme est fort malheureux, et fort malhabile; il se noyeroit (néyeroit) dans un verre d'eau. Ne vous fiez pas à cet homme morne (taciturne): il n'est pire eau que celle qui dort. Je n'ai vu de ma vie personnes plus ressemblantes que ces deux frères, ils se ressemblent comme deux gouttes

goutés d'eau. Ce Médecin n'est guère habile, et n'a guère de pratique: c'est un Médecin d'eau douce. Il m'a fait offre de ses services, et de son amitié, mais je ne m'y fie guères, c'est de l'eaubenite de cour. Son affaire n'a pas réussi, elle s'en est allée en eau de boudin. Je n'ai garde de vous offrir des pommes --- ce seroit porter de l'eau à la mer. Il faut ménager notre provision, les eaux sont basses. Cet homme étoit fort à l'étroit, fort bas; mais il commence à revenir sur l'eau. Son travail ne lui profite guère, il ne fait que battre l'eau. Il faut rompre l'eau à ce cheval, de peur qu'il ne boive trop avidement. Il ne se déclare ni pour l'un ni pour l'autre: il nage entre deux eaux. Son affaire, son entreprise, est à vaul'eau, est ruinée. Celle de son frère est bien en meilleur état, il nage en grande eau. Il ne faut pas s'inquieter de tout ce qui arrive: il faut laisser courir l'eau. Il a bien passé de l'eau sous les ponts depuis ce tems là, depuis que cela est arrivé. Ces petits profits sont avantageux, lucratifs; ils font venir l'eau au moulin: mais il faut se garder de pêcher en eau trouble, ni de faire des gains illicites. N... est fort à son aise; rien ne lui manque: il est comme le poisson dans l'eau. Quoique fort malin, il paroit innocent: il semble qu'il ne fait pas troubler l'eau. Il n'est plus si colère, emporté qu'il étoit: il a mis de l'eau dans son vin. Il fait de grands efforts pour réussir: il sue sang et eau. Ce valet est fort malhabile, il ne peut rien trou-

F

ver:

ver: il ne trouveroit pas de l'eau à la rivière. Ces deux personnes ont des humeurs (sont d'une humeur) fort opposées, c'est le feu et l'eau. Je ne fai que penser de cet homme: voilà trois mois qu'il me tient le bec dans l'eau, sans me donner une réponse positive. Ce navire fait eau, l'eau y entre de tous côtés, il le faut faire radouber. Ce vaisseau, cette flotte, aït allé faire de l'eau, il (elle) en manquoit. Vous me dites tant de bien de cette marchandise, que vous me faites venir l'eau à la bouche. Il n'a pas avancé dans son entreprise; il n'a fait que de l'eau toute claire. La mort de cette Demoiselle la mettra au tombeau: elle en est fort affligée: elle fond en eau.

EXERCICE LVIII.

Sur le verbe Faire.

Ces deux personnes ont beaucoup de ressemblance: qui a fait l'un, a fait l'autre. Cette femme est toujours oisive: elle ne fait oeuvre de ses dix doigts. Je ferai tous mes cinq sens de Nature, ou tout mon possible, pour vous servir. Pour bien faire les choses, il faut du tems: on ne peut faire qu'en faisant. On ne peut pas reculer dans cette affaire, il la faut poursuivre: c'est un faire le faut. Cet homme a bien avancé, fait ses affaires. Il a fait bien du chemin en peu de tems. Il a bien fait ses orges, ses choux gras dans cet emploi, il s'y est enrichi. Je vous abandonne ces Livres etc. faites-en des choux et des raves. Il use de mes meubles à sa fantaisie

il

il en fait comme des choux de son jardin. Il n'a pas dit cela de lui-même, on lui a fait le bec, on lui a mis les paroles dans la bouche. Il fait semblant d'être content; mais il n'a guères sujet de l'être. Il fait bonne mine à mauvais jeu. Il ne faut pas laisser entrer toute sorte de personne où il y a de l'argent: l'occasion fait le larron. Si vous avez à faire d'argent, je vous en donnerai. Il n'eut pas plutôt dit la parole, qu'il se mit à l'exécuter: aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. La chose est bien avancée, vous pouvez compter là-dessus, cela vaut fait. C'en est fait, la chose vient d'être terminée. Il ne faut pas remettre la chose à un autre tems: ce qui est fait n'est pas à faire. Dans les études il faut du temps et de la patience: Paris n'a par été fait tout dans un jour. Ce garçon n'est plus si jeune que vous dites, c'est un homme fait. Vous êtes fort négligé, vous avez mauvaise mine; comme vous voila fait! Cet homme a la tête mal faite, il est fort déraisonnable. N... est franc-maçon et de la Société des Mopses, cela lui rend la jambe bien faite.

EXERCICE LIX.

Sur le mot Oeil ou Yeux.

Les Philosophes disent que les yeux sont le miroir de l'ame. Il fait grand cas de sa montre, il l'aime comme ses yeux, il la conserve comme la prunelle de l'oeil. Cet homme a la vue excellente, il a des yeux d'aigle, de lynx. Vous

ne le surprenez pas, il a de bons yeux. Je ne
 sai où cet autre a les siens, il ne voit pas ce que
 tout le monde voit; je crois qu'il a les yeux ma-
 lades; bouchés, de travers, qu'il a les yeux aux
 talons. Mr. Cupide a été raffasié plustôt qu'il ne
 croyoit; il avoit les yeux plus grands que la pan-
 se. Mr. Querelleux a les yeux pochés (au beur-
 re noir) ou meurtris, d'un coup de poing etc.
 que son ennemi lui a porté. Cette femme a les
 yeux en compôte, ils sont tout rouges d'une flu-
 xion. Ne vous flattez pas de l'amitié de N... il
 n'a des yeux que pour N... tout le reste lui est
 indifférent. On dit aussi qu'il ne voit rien que
 par les yeux de son favori: il ferme les yeux sur
 tous ses défauts. On peut dire aussi qu'il voit
 une paille dans l'oeil de son prochain, et qu'il ne
 voit pas une poutre dans le sien. Cependant de-
 puis quelque temps il voit les choses d'un autre
 oeil, ou avec d'autres yeux qu'il ne fesoit. Jetez
 seulement un coup d'oeil sur cette chose, elle se
 voit à l'oeil, il suffit de la regarder pour en ju-
 ger. Je vous la ferai toucher au doigt et à l'oeil.
 Si l'on veut que les choses aillent bien, il faut
 prendre garde à ce qui se passe dans son dome-
 stique: l'oeil du Maître engraisse le cheval; il
 faut avoir un oeil aux champs et l'autre à la
 ville.

EXER.

EXERCICE LX.

Continuation.

Je viens de voir Mr. N... il se porte encore bien; il a bon pied, bon oeil: mais il est fort avare. J'espérois qu'il me feroit part de cette trouvaille, mais je n'en ai reçu non plus qu'il en peut dans l'oeil. Ne vous moquez pas de cet impotent, de ce malheureux, autant vous en pend à l'oeil. Il faut avoir Dieu devant les yeux, afin d'être préservé du mal. Cette étoffe est fort belle, elle donne dans les yeux. Tous ces beaux semblans ne sont que de la poudre, qu'on lui jette aux yeux pour le surprendre. Il faut ôter, emporter, cette chose, puis qu'elle vous blesse les yeux. Vous cherchez votre montre, votre tabatière, etc. la voilà devant vous, elle vous crève les yeux. Cette personne est extrêmement sensible; la moindre chose, qui lui passe devant les yeux, l'ébranle, et fait effet sur elle. Mr. N... a beaucoup d'amour pour Mlle, il lui fait les yeux doux. Ne touchez pas à ces raisins, ils ne sont pas pour vos beaux yeux. Si Mr. N. vient souvent chez vous, ce n'est pas pour vos beaux yeux. Il avoit un bandeau sur les yeux, mais ses malheurs lui ont ouvert les yeux, il voit les choses avec d'autres yeux. Les absens sont bientôt oubliés; loin des yeux, loin du coeur. Cette fille a été élevée sous les yeux de sa Mère, elle l'a toujours eue sous ses yeux. Il s'est présenté à la Cour, mais on n'a pas daigné

jeter les yeux sur lui. Je n'ai pu vous aller voir aujourd'hui, cette semaine; j'ai eu des affaires par dessus les yeux. Le chemin de Leipzig m'est fort connu, je le trouverois à yeux clos, à yeux fermés. Les Ministres sont les yeux des Princes; ils ne voient rien que par leurs yeux; c'est par eux qu'ils voient ce qu'ils veulent savoir, ou ce qu'on veut qu'ils sachent.

EXERCICE LXI.

Sur le verbe Mettre.

Mr. N. n'est plus fâché, en colère: il a mis de l'eau dans son vin. Quand il met son bonnet de travers, il ne fait pas bon avec (auprès de) lui. Il étoit sur le point de s'évader, mais on lui a mis la main sur le collet. Vous ne vous êtes pas trompé dans votre conjecture; vous avez mis le doigt dessus. Avant que de faire ferment, mettez la main sur la conscience, afin de ne rien faire d'injuste. Cet homme a été fort mal traité dans une compagnie, on l'a mis en beaux draps blancs; on l'a mis à la pile au verjus. Vous demandez si l'on travaille à votre affaire, on a mis les fers au feu. Je ne pourrai me reposer sur cet homme touchant mon affaire, il faut que je mette moi-même les mains à la pâte. Quand on veut (pour) réussir en quelque chose, il ne faut pas mettre la charrue devant les boeufs. Ce que je vous dis, est très sûr; j'en mettrois les mains au feu. Je ne saurois me mêler de cette affaire,

affaire, elle regarde mon Collègue, je n'y veux pas mettre le nez: je ne suis pas disposé à mettre la faucille dans la moisson d'autrui. Il est vrai qu'on a mis la main à cet ouvrage; mais on n'y a pas mis le sceau, ou la dernière main. On mir hier votre affaire sur le tapis, je vous en communiquerai le succès. Il ne faut pas mettre son nez par-tout, et vous feriez mieux de mettre le votre dans les livres. On a mis cet homme en justice, mais il s'en tirera bien; c'est un honnête homme. Mon frère est si foible, qu'il ne faudroit mettre un pied devant l'autre.

EXERCICE LXII.

Continuation.

Cet homme s'est mis sur un bon pied, il est à son aise. Sa femme a mis plusieurs enfans au monde, elle les a tous mis en nourrice. Pour lui il a mis plusieurs livres en lumière, au jour. Il est fort vif, c'est lui qui met tous les autres en train. Le temps met tout en évidence. Apportez moi de la lumière, je veux me mettre à l'étude. Ne vous mettez pas en frais pour l'amour de moi, je vous en prie. Vos vers me mettent en gout de la Poësie. S'il ne change de conduite. le Juge le mettra à la raison, ou à l'amende. Elle se met toujours bien, sa soeur au contraire se met toujours mal. Je vous conjure sur-tout de ne pas me mettre en jeu, ou j'y mettrai ordre. Le vin le met en (de) belle humeur;

mais souvent il le met en colère. Il est tems qu'on mette cette affaire en exécution; et qu'on y mette fin. Les ennemis ont mis tout à feu et à sang. Cet homme est à plaindre, ses créanciers l'ont mis en chemise. Voilà des confitures; mangez-en tant qu'il vous plaira, je vous mets a même. Notre chienne est pleine, elle mettra bientôt bas. Il ne vouloit point entendre à cette proposition; mais on l'a mis dans son tort. Je ne suis pas assez informé (assez au fait) de cette affaire, je vous prie de me mettre au fait. Il ne faut pas mettre ses amis à tous les jours, il faut les ménager. Il n'a rien épargné pour réussir; il a mis le tout pour le tout. Voilà un ducat qu'on ne fauroit mettre, donnez m'en un autre. Il a mis sa montre en gage pour avoir de l'argent. Dès qu'on lui parle de sa soeur, il se met à pleurer. Si je me mets après vous, vous passerez mal votre tems. Il faut mettre chauffer de l'eau pour du Caffé. Je n'oublierai rien pour faire réussir votre affaire, je m'y mettrai jusqu'au cou, sans prétendre la mettre en ligne de compte. Mr. N... est la meilleure ame du monde, il se met en quatre pour ses amis, et quand ils le vont voir, il met tout par écuelles. Ne vous tenez pas à l'écart, venez vous mettre en rang d'oignon. Je n'aime pas avoir à faire avec cet homme, il met l'honneur sous les pieds, et quand on veut le reprendre, il se met sur son quant-à-moi, et s'oublie jusqu'à me dire des injures; pour moi je mets ces injures au pied de la Croix, du crucifix,

c'est

c'est le meilleur moyen de le mettre à bout. Cette promenade étoit trop longue, elle m'a mis sur les dents.

EXERCICE LXIII.

Sur le verbe Prendre.

J'irai demain à la chasse; si je prends un lièvre, ce sera pour vous, je vous en ferai présent. Je pris hier un lièvre en forme; je voulois en prendre un autre à la course, mais mon fusil fit un rat, et le lièvre m'échapa. Je pris cependant patience, car l'impatience n'avance pas les choses; elle les empire. Je prends souvent plaisir à entendre chanter le Rossignol; j'en pris hier un au trébuchet, et j'en prends (ai) beaucoup de foin. Il faut tout prendre en bonne part. Je voudrois bien apprendre le françois, mais je ne fais comment m'y prendre; prenez la peine de m'enseigner, de m'instruire. Prenez-vous du tabac? J'en prenois autre fois, mais à l'heure qu'il est je n'en prends plus. Un de mes amis me pria hier à diner, et je le pris au mot. Il me pria de prendre en gré, ce que je fis de bon coeur. Comme nous étions à table, le feu prit à la cheminée, mais il fut bientôt éteint. Un homme de la Compagnie vouloit prendre la mouche, ou la chèvre, pour une parole mal entendue; mais nous l'appaisâmes, en lui disant: qu'il ne falloit pas prendre la chose au pied levé; qu'il ne falloit pas prendre feu pour une bagatelle: alors il se

prit à rire et se retira, disant, qu'on ne prenoit pas les mouches avec du vinaigre. Il crut peut-être qu'on le vouloit prendre pour un fou. Il fera pourtant bien, de prendre garde à foi, et même de prendre un peu de patience. Il faut qu'il s'y prenne autrement, d'une autre manière pour se concilier l'amitié des gens. Il ne faut pas non plus prendre le tison par où il brule. Quand je voudrai entreprendre quelque chose, j'irai prendre vos avis, car je m'en suis toujours bien trouvé. On ne prend pas assez de soin des pauvres, c'est ce qui me fait de la peine: car tous les hommes prennent origine d'un seul.

EXERCICE LXIV.

Continuation.

J'aimerois mieux prendre sur ma nourriture, sur ma dépense, que de leur laisser manquer du nécessaire. Je pars demain pour Berlin, et je prendrai aujourd'hui congé de mes amis. Mon frère prendra les devants. On lui a dit qu'il seroit bientôt Conseiller, et il a pris la chose pour argent comptant; il a pris la chose à la lettre, au pied de la lettre. Pour réussir dans une entreprise, il faut prendre l'occasion aux cheveux: mais de prétendre parvenir, ou faire fortune sans étude et sans talents, c'est vouloir prendre la lune avec les dents. Cet homme avoit promis de payer, on l'a pris par le bec, il ne pourra plus s'en dédire. Ce cheval prend le mors aux dents, on
ne

ne peut le retenir. Quand on est sur ses gardes, on ne se laisse pas prendre au piège, où à l'hameçon. La fièvre me prit hier (Je pris hier la fièvre) mais j'espère d'en être bientôt quitte. Je vais me faire Soldat: mon parti est pris. Je vous raporte la chose comme elle est, je n'y prends ni n'y mets. Ne confiez pas vos intérêts à cet homme; il prend à toutes mains. Cet homme est trop crédule, il se figure la chose trop facile: il semble qu'il n'y ait qu'à se baisser et en prendre. L'orage, la tempête nous menaçoit, mais à bonne heure nous prit la pluie. Il ne faut pas toujours prendre les choses comme elles viennent, on s'en trouve quelque fois mal. Mr. Altier veut toujours prendre le pas sur les égaux. De peur de me manquer, il vint me prendre au faut du lit. Ce qui est bon à prendre, est bon à rendre. Si vous êtes malheureux, vous ne devez pas vous en prendre à moi: prenez-vous en à vous-même. Si vous vous y étiez pris autrement, la chose seroit mieux allée.

EXERCICE LXV.

Sur le mot Main.

Allez-moi chercher une main de papier de poste. Il ne fait pas bon se brouiller avec ces gens-là; ils se tiennent tous par la main. Le Prince est irrité, il faut tâcher de l'apaiser, de le fléchir, de lui faire tomber les armes des mains. Ces frères et soeurs sont de fort différente humeur;

meur; mais ce n'est rien de rare; tous les doigts
 de la main ne se ressemblent pas. Ces deux frères
 au contraire, sont toujours d'accord: ils
 sont unis comme les doigts de la main. Vous
 croyez obtenir telle et telle chose; désabusez-
 vous; fermez la main, et dites que vous ne te-
 nez rien. On a fait cela sans ma volonté, sans
 ma participation; je m'en lave les mains. Cet
 homme n'a point honte de mendier: il tend la
 main au premier venu. J'aurois péri, si vous ne
 m'eussiez rendu la main. Vous me demandez
 mon approbation, mon consentement, je vous
 l'accorde de bon coeur: j'y donne volontiers la
 main. C'est à quoi je ne donnerai jamais les
 mains. Nicandre est fort irrité contre Nemis,
 les mains lui demangent. Il veut se battre avec
 lui, ou écrire contre lui; cependant il ne faut
 pas se précipiter: il faut aller bride en main. Ce
 Morus (Juge) a les mains nettes, il ne se laisse
 point corrompre, ni par argent, ni par des pré-
 sents. Il n'en est pas de même de N... il prend
 à toutes mains. Je ne saurois souffrir les jeux
 de main: jeux de mains, jeux de vilains. C'est
 à Mr. N... qu'il faut vous adresser, pour
 avoir de l'argent; c'est lui qui a les mains à
 la pâte.

EXER-

EXERCICE LXVI.

Sur le mot Pied.

Je ne fai où est mon frère (qu'est devenue ma montre) je le (la) cherche à pied, à cheval, sans le (la) trouver. Ne voulez-vous pas mettre pied à terre devant cette auberge. Je n'aime pas aller faire le pied de grue chez les Grands, j'aime mieux rester chez moi. Il faut aller pied à pied dans cette affaire, et ne pas se précipiter. On vouloit se saisir de cet homme, mais il a fait haut le pied. Ça, Messieurs, haut le pied, partons, s'il vous plaît. Il va bon pied dans cette affaire, il y travaille avec chaleur et de bonne foi. Il ne faut pas prendre un homme au pied levé, quand il lui échape quelque parole, ou quand il lui arrive de (ou quand il vient à) se méprendre. Le pauvre Miseris est fort embarrassé; il ne fait sur quel pied danser. Il s'étoit engagé dans une dispute: mais il a été défermé des quatre pieds. Je voudrois bien savoir sur quel pied nous sommes ensemble. Mr. Content ne fait aucun cas des richesses, il les met sous les pieds. Je mets tous mes ressentiments aux pieds du crucifix. Connoissez-vous Mr. N.? c'est un homme, qui ne se mouche pas du pied. Ce jeune garçon est fort éveillé, il a toujours le pied en l'air. Il faut se tenir sur ses gardes; bon pied, bon oeil. Il faisoit le fanfaron; mais il a trouvé chaussure à son pied. Cette affaire m'embarassoit depuis longtemps, m'en voilà heureusement délivré; c'est
une

une épine, que je me suis tiré du pied. Il est dans de grandes inquiétudes à cause de la perte de son procès; il sèche sur le pied. Cette affaire ne m'échappera pas, il faut que j'en tire pied ou aile.

EXERCICE LXVII.

Continuation.

Il vous est bien aisé de parler de la sorte vous avez les pieds chauds. Mon frère est si foible, qu'il ne sauroit mettre un pied devant l'autre. Le Prince m'a examiné depuis les pieds jusqu'à la tête. Vous n'avez pas besoin de vous inquieter touchant ce marché, vous êtes encore sur vos pieds. Vous ne risqués rien à cela, vous ne sauriez tomber que sur vos pieds. Il n'a ni cheval, ni carosse; il est venu à beau pied sans lance. Il croyoit déjà avoir cet emploi, mais on lui a coupé l'herbe sous les pieds. J'ai été sur pied toute la nuit à cause de la maladie de mon frère. Cet homme n'est pas à plaindre, il est sur un bon pied. Il n'y a pas pied dans cette rivière, je ne veux pas la passer à pied (à gué). Il n'y a pas moyen de tenter cette affaire, il n'y a pas pied. Cet homme est un pied poudreux, un vanud-pieds, je ne me fis pas à lui. Il y a dans ce logement quatre chambres de plein-pied. Vous écrivez très mal, vous ne faites que des pieds de mouches. Il y a des gens si querelleux qu'ils disputent sur un pied de mouche. Il faut donner
du

du pied à cette échelle, elle est trop roide. On a mis cet homme au pied du mur, on l'a réduit à *quia*, il n'a su que répondre. Cette femme a un pied de fard sur le visage. Il n'a pas réussi dans cette entreprise, il en est sorti avec un pied de nez. Il n'assisteroit pas ses proches, quand il leur verroit tirer la langue d'un pied de long. Il faut réduire cette figure au petit pied. J'ai acheté quelques pieds d'oeillet, pour mettre devant mes fenêtres. Ce que je vous dis est vrai au pied de la lettre. Ne vous fiez pas à cet homme, si vous lui donnez un pied, il en prendra quatre. Il est à la cour sur un bon pied. Il s'est mis sur le pied d'un homme de qualité. Il s'est mis sur le pied de dire tout ce qui lui vient dans l'esprit.

EXERCICE LXVIII.

Sur le verbe Manger.

Il ne faut pas se fier à l'envie, qu'on a d'amas-
 ser du bien; l'appetit vient en mangeant. Si
 l'on s'abaisse trop devant cet homme, il en abu-
 sera: qui se fait brebis, le loup le mange: les
 gros poissons mangent les petits. On n'a pas be-
 soin, on n'a que faire de lui donner des leçons,
 il fait bien son pain manger. Si vous n'y prenez
 garde, cet homme se rendra si familier, qu'il
 vous viendra manger dans la main. Ce garçon
 a souffert la faim, la soif, et les fatigues dans
 ses voyages, il a mangé de la vache enragée. Il
 ne

ne cesse de regarder cette personne : il la mange des yeux. Il faut que je vienne à bout de cette affaire, je mangerai plutôt mon bras jusqu'au coude. Je vous présente ici le reste de mon vin, etc. voila ce que les rats n'ont point mangé. Mr. Fripe-argent a mangé tout son bien, il est réduit à la mendicité. Le Baron de N. n'en est pas loin; ses Valets, ses chevaux, et ses chiens le mangent. Le terme de (pour) recevoir ses intérêts est échu, mais il n'en tirera rien: il a mangé son bled en verd, en herbe. Je n'ai garde de parler de cette affaire à mon frère, il me mangeroit le bleu des yeux. Il est si fâché contre moi, qu'il me mangeroit le cœur. Cet homme n'est pas à craindre, je le mangerois avec un grain de sel. On ne fauroit lire cette écriture; on ne connoit rien à cette planche; elle est toute mangée. Voila un joli enfant; il est joli à manger. Prononcez mieux les mots, vous en mangez la moitié. L'e muët se mange devant une autre voïelle; c'est à dire qu'il ne se fait pas entendre; par exemple: l'Enfant s'agite devant l'Eléphant.

EXERCICE LXIX.

Sur le verbe Mourir.

Cet homme n'a pas été tué, il est mort de sa belle mort. Son frère n'a pas languï longtemps, il est mort tout en vie; un boulet de canon lui a coupé la parole et ravi la vie. Cet officier a beaucoup souffert de ses blessures: il est mort.

mort martyr. On ne fauroit éviter sa destinée : va où tu peux, mourir où tu dois. Après avoir longtems voyagé, il est retourné en sa patrie : un lièvre va toujours mourir au gîte. Il n'y a pas d'apparence que ce débauché veuille s'amender : il mourra dans sa peau. Donnez-moi un billet de votre main sur (touchant) l'argent, que je vous ai prêté : on ne fait qui meurt, ni qui vit. Nous mourons tous les jours, ou nous faisons tous les jours un pas vers la mort : heureux ceux qui vivent conséquemment. Ne me parlez point de me faire Avocat, vous me faites mourir que de m'en parler. Mr. N. parle si lentement, que les paroles lui meurent dans la bouche. Cet homme a été condamné aux galères perpétuelles ; il est mort civilement. On a bien renvoyé, payé ce hableur, et à présent il a la gueule morte, il ne fauroit dire un mot. Quand un ennemi est mort, il ne fauroit plus nuire : morte la bête, mort le venin. Cet homme a le teint mort, il faut qu'il ait été malade. Quand il frappe, c'est tout de bon ; il n'y va pas de main morte. Le commerce languit, nous sommes dans une saison morte. Il accuse son frère de son malheur, mais son frère est mort ; les morts ont toujours tort. Votre ennemi capital est mort, tant mieux pour vous, les morts ne mordent plus. Par la mort de son Père il est devenu possesseur de ses biens sans difficulté : le mort saisit le vif.

EXERCICE LXX.

Sur le verbe Parler.

La conversation n'a pas été fort intéressante, on n'y a parlé que de la pluie et du beau temps. Je ne suis pas assez instruit de cette affaire, on ne m'en a parlé qu'à batons rompus. Ce jeune homme parle en l'air, il n'est pas assez instruit; et sa soeur parle comme un Perroquet, elle ne fait ce qu'elle dit; elle parle de Chymie comme un aveugle des couleurs. C'est parler aux rochers, que de parler à ces fortes de gens. Je croyois disposer cet homme à me rendre service; mais j'ai parlé à un sourd. Il ne parle pas par réflexion, il parle de mémoire, il parle par coeur. Vous dites qu'il faut prendre patience, vous en parlez bien à votre aise. Il ne faut pas parler si haut, mais vous parlez trop bas. Si vous l'accusez d'ingratitude, vous trouverez à qui parler. Il faut savoir modérer sa langue, mettre un frein à sa langue; trop gratter cuit, trop parler nuit. Le Baron de Neuhof, Roi de Corse, a bien fait parler de lui; mais le savant N. n'a point fait parler de lui. Je suis surpris d'où vous pouvez savoir cela, il faut que quelqu'un ait parlé. Ce Mr. parle, mais ce n'est avec personne; il parle à son bonnet; mais quand il s'y met, il parle en Maître. Ces deux Dames se parlent des yeux. Ne parlez pas si haut de ces choses-là, vous pourriez être trahis; Ne savez-vous pas que les murailles parlent? Cela n'a pas besoin d'explication, il

il parle tout seul. Il ne faut pas parler latin devant les cordeliers, ou parler de science devant des gens, qui en savent plus que nous. Je ne comprends rien à ce qu'il dit, je crois qu'il parle hébreu, ou Bas-Breton. Parlez françois qu'on vous entende, expliquez-vous nettement. Avec qui que l'on parle, il faut toujours s'exprimer honnêtement, civilement. Jamais beau parler n'écorcha la langue.

EXERCICE LXXI.

Sur le verbe Passer.

Mr. N. est un homme de mérite, il a passé par les emplois les plus honorables. Il n'y a point de liaison dans ses discours, il passe du blanc au noir. Le Général, après avoir donné cet ordre, le fit passer de main en main. Il n'a égard ni au bon, ni au beau, il passe par dessus toutes sortes de considérations. Il ne faut pas en rester là, il faut passer outre. Il n'est point touché de ce livre, il passe les plus beaux endroits. Le Régiment de N. a passé aujourd'hui en revue devant le Roi. Cet homme est beau et bien fait. il peut passer à la Montre. Je peux bien savoir ce que c'est que ce cheval, il a passé par mes mains. Le Prince Ferdinand a passé par ici en allant à l'armée. Ce babillard ne doit pas tant faire le fier, il passera encore par mes mains. Mr. N. a toujours passé pour un homme de bien, et vous en voudriez faire un fourbe. Malheur à

ceux, qui passent par la main du bourreau. On dit ordinairement: Médecin guéri-toi toi-même, et cela a passé en proverbe. Je ne veux plus de raisins, j'en ai passé mon envie. Il se trouve des Jeunes gens, qui sont indisciplinables: la Jeunesse est forte à passer. Vous n'avez pas examiné la chose comme il faut, vous l'avez passée au gros fas. Il faut passer ces rasoirs sur la pierre, sur le cuir. Passez ces couteaux sur la meule. Vous savez que vous avez tort, il faut donc passer condamnation. Ce garçon tapissier fera passé Maître aux premiers jours. Si vous ne retournez à midi sonnant, on vous passera Maître, vous ne trouverez rien à diner. On a passé aujourd'hui par les armes un soldat, qui avoit déserté trois fois. On a fait passer la garnison de cette place au fil de l'épée. Il faut encore passer la lime sur cet ouvrage, il n'est pas encore assez travaillé. Il croyoit attraper cette charge, mais on lui a passé la plume par le bec. Votre frère passe tous les jours par devant chez nous, quand il va au collège. Vous n'avez qu'à dire les conditions du marché, ce que vous voulez, de votre maison, j'en passerai par tout ce que vous voudrez. Il n'y a point de milieu à cela, c'est un faire le faut. Il faut passer par-là ou par la fenêtre. On ne veut point me donner de cheval, je m'en passerai. C'est un homme qui fait tout ce qui se passe dans la ville; à l'armée. Comment l'affaire s'est-elle passée? Elle s'est passée tout autrement que



que vous ne dites. Cela s'est passé sur les frontières.

EXERCICE LXXII.

Sur le verbe Porter.

Cet homme est à plaindre ; il a plus de travail, d'affaires, qu'il n'en peut porter. Chacun porte sa croix en ce monde. Martin s'est engagé dans une mauvaise affaire ; mais il en portera l'iniquité. Il s'est attaqué à son Maître, mais il ne le portera pas loin. Cet homme m'est extrêmement à charge, je le porte sur mes épaules. Ces livres me reviennent à un écu l'un portant l'autre. Il ne faut pas rebuter cet homme, il faut le porter, le favoriser, le servir. L'Elbe et le Danube sont des rivières, qui portent bateau. Ce vin est fort, il porte bien l'eau. Il n'est plus enfant, c'est un homme portant barbe. Le Comte de B. a porté les chausses, il a été page du Roi de P. et le Commissaire C. a porté les couleurs. N. n'est pas maître chez lui, c'est sa femme qui porte les chausses, les haut de chausses. Voilà un homme qui le porte haut, qui se prévaut de l'avantage que son rang, sa dignité, ses richesses, sa capacité lui donnent. Ce Général porte la terreur, et la confusion par-tout. Retirez-vous d'ici ; au lieu de me porter bonheur, vous me portez malheur. Tout ce que cet homme dit, porte coup, ou produit un effet considérable. Cet ambitieux porte ses vues bien haut, il forme

de grands desseins ; Et Mr. le Sage porte ses vues bien loin, ou prévoit de loin les choses à venir. Je vous porte la Santé de Mr. le Conseiller. Ce Ministre n'a point porté (eu) de santé depuis sa disgrâce. Dans cette querelle c'est Mr. Criard qui a été le plus fort, c'est lui, qui a porté les coups. Quand le Parlement harangua le Roi, ce fut le Président, qui porta la parole. Il ne faut point porter de témoignage contre son prochain, Cette viande porte sa sauce, et ce fruit porte son sucre ; ils n'ont besoin ni de l'un ni de l'autre. Cette poutre porte à faux, elle n'est pas posée sur le solide, il la faut poser autrement. Ce raisonnement n'est pas concluant ; il porte à faux. Ce fusil, ce canon porte bien loin. Il lui a tiré un coup de fusil, de pistolet à bout portant, ou tout près du corps. Je ne veux pas me porter partie contre mon frère, ni intervenir contre lui dans ce procès,

EXERCICE LXXIII.

Sur le verbe Tenir.

Je ne vois que difficultés de toutes parts, je ne sais à quoi me résoudre ; je tiens le loup par les oreilles. Il faut bien que je fasse tout ce que vous voudrez, puis que vous me tenez à la gorge. Je puis disposer de lui, je le tiens dans ma manche. Cet homme me fait perdre patience, Voici un an qu'il me tient le bec dans l'eau, qu'il me tient au filet, ou qu'il m'amuse par de belles espéran-

espérances. Arrive ce qui pourra des biens de cet homme, je tiens le bon bout par devers moi. Il ne fait pas bon être en conversation avec Babilard, il veut toujours tenir le dé. La tête a tourné à cet homme, il est devenu furieux, il faut le tenir à quatre. Celui-là n'est pas troublé, mais il est si emporté, et si difficile, qu'il faut aussi le tenir à quatre, ou qu'on a peine à l'empêcher de faire des violences. Il fait bien le difficile, il se fait tenir à quatre. J'ai préféré le peu qu'on m'offroit aux grands avantages, qu'on me promettoit: un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Il vous a promis monts et merveilles: mais ne vous y fiez pas: ferrez la main, et dites que vous ne tenez rien. Il a été dans une compagnie, où il a trop pris de vin; il s'est laissé tomber etc. il en tient. Cette femme lui a donné dans la vue, il en tient. N'espérez pas qu'il vous cède son cheval, ou qu'il vous donne de l'argent; il tient bien ce qu'il tient. Cet homme ne pourra plus éluder le paiement, on le tient. Je dois tenir demain un enfant sur les fonts de Baptême. Je ne veux point affermer ma terre, je la veux tenir par mes mains. Mon frère tient une terre à foi et à hommage.

EXERCICE LXXIV.

Continuation.

Je tiens cette charge du Comte de N. et je tiens la vie de son frère. C'est un homme qui tient bien son rang. Il tient ses enfans de court. Cet enfant a de qui tenir; il ressemble à son pere, à sa mere. Il faut tenir le milieu dans cette affaire, il faut éviter les extrémités. Voilà un jeune homme, qui ne peut tenir sa langue. Tenez-vous en repos, ne m'inquiétez pas. Il va toujours son grand chemin, il n'y a parenté, ni ami-rié qu'il tienne. Cette place est fort importante, elle tient le pays en respect, en crainte. Ce jeune homme a toujours tenu une bonne conduite. Il tient le parti de sa patrie, comme de raison. Vous ne tintes pas hier parole, la tiendrez vous cette-fois? Promettre et tenir sont deux. Il n'a pas tenu le marché, le traité. Vous avez tenu le cas secret, vous nous en avez fait mystère. Ne vous fiez pas à lui, il tient sa colere, son ressentiment. C'est le Secrétaire qui a tenu la plume à cette délibération. Prenez garde de l'offenser, il tient régître de tout. Ne vous impatientez pas, on vous tiendra compte de tous vos services. Il est fort indolent, il ne tient compte de ce qu'on lui dit. Il prétendoit nous maltraiter, mais on lui a tenu tête, on lui fera voir que son cheval n'est qu'une bete. Mr. N. est extrêmement affi-
du,

du, il tient pied à boule. Il ne suffit pas de faire de bonnes loix, il y faut tenir la main. Quand vous serez arrivé chez vous, je vous ferai tenir vos livres. Ce malade est fort infirme, la viene tient qu'à un filet. Cette affaire me tient fort à coeur, je n'épargnerai rien pour la faire réussir. Cette injure lui tient au coeur, il ne manquera pas de s'en venger. Ce garçon marche si légèrement que ses pieds ne tiennent pas à terre. Toutes les pensées de cet homme vont au Ciel, il ne tient plus à la terre. Je ne ferai rien contre ses intérêts, je tiens à lui par l'amitié. Je ne saurois tenir contre ses prières, contre ses raisons; je ferai mon possible pour l'assister. Il ne faut pas perdre courage dans le malheur; il faut tenir bon. Mr. Prudent ne s'expose pas facilement, il se tient au gros de l'arbre. Vous me demandez du tabac etc. je n'en ai non plus qu'il en pourroit tenir dans l'oeil. Ce Cavalier se tient bien à cheval. Tenez vous droit sur vos pieds. Je suis si las que je ne puis me tenir debout. Tenez vous en repos. Tenez, voilà une bonne plume. Je n'en dirai, je n'en donnerai pas davantage, je m'en tiens à mon mot. S'il est bien dans cet emploi, qu'il s'y tienne; mais il arrive souvent, que quand on est bien, on ne s'y peut tenir. Il faut travailler et ne pas se tenir les bras croisés. Il ne peut pas prétendre que je le recompense au de là de ce qu'il m'a servi: tant tenu, tant payé. A quoi tient-il que nous ne soyons bons amis?

J'ai fait tout mon possible pour lui rendre service, à l'impossible nul n'est tenu. Nous nous en tiendrons là.

EXERCICE LXXV.

Sur le mot Terre.

Il fait extrêmement obscur; on ne voit ni ciel ni terre. Cet Avare est toujours en allarme, il a peur que la terre ne lui manque. L'homme n'est que terre, il n'a pas sujet de s'enorgueillir. Il a dit à son voisin qu'il étoit un Médisant, cette parole n'est pas tombée à terre. L'affaire n'a point rencontré de difficulté; elle n'a pas touché à terre. Cet homme est fort rigide, il veut être servi promptement; il ne laisse pas toucher du pied en terre (à ses gens). Ce pauvre homme ne gagnera rien contre ce Seigneur; c'est un pot de terre contre un pot de fer. Il est fort défait depuis quelque tems, il sent la terre. Mr. Avide aimeroit mieux voir son Oncle en terre sainte: mais ce Janséniste a été enterré en terre profane. Je n'ai pas un pouce de terre qui m'appartienne; mais je ne m'en mets pas en peine; qui terre a, guerre a. Pour mon Cousin, il est riche en fonds de terre; s'il n'est pas à son aise, c'est sa faute; tant vaut l'homme tant vaut la terre. On ne fauroit passer cette rivière à pied, on y perd terre.

terre. Il a voulu disputer contre cet homme là, mais il s'en mord les doigts, il lui a fait perdre terre. Ce Cheval ne s'élève guere en marchant, il ne va que terre à terre. Cet homme a l'esprit peu élevé, il ne va que terre à terre; il ne fait que raser la terre.

EXERCICE LXXVI.

Sur le mot Tête.

Mr. N. est tombé en bas des degrés la tête la première, mais il ne s'est point fait de mal. Cet exercice ne lui donne point de peine: il est accoutumé à cela, comme un chien à aller nuë tête. Grosse tête peu de sens: tête de fou ne blanchit jamais. Jean Farine est fort étourdi, il a bien des chambres à louer dans sa tête: c'est-à-dire, qu'il a la tête, timbrée, fêlée, qu'il a un coup de hache à la tête. Mars est fort prompt, il a la tête près du bonnet. Ces deux Messieurs sont toujours de même sentiment: ce sont deux têtes dans un bonnet. Mon frère n'est plus jeune, il a déjà cinquante ans sur la tête. Je n'oserois (je ne saurois) aller promener, j'ai des affaires par dessus la tête. Il est fort embarrassé, il ne sait de quel côté donner de la tête. Vous ne réussirez pas dans cette entreprise; c'est vouloir donner de la tête

tête contre les murs. Ne vous tourmentez pas pour instruire, ou pour ramener cet homme; c'est peine perdue: à laver la tête d'un More (d'un âne) on y perd la lessive. Il vouloit s'élever contre son Maître, mais on lui a bien lavé la tête. Avec une bonne conscience on peut aller partout la tête levée. Ce Général ne fait point de cas du péril, du danger, il y va tête baissée. Quand il entreprend quelque affaire pour ses amis, il y donne tête baissée. Cet homme fait bien des voies inutiles, sa tête donne bien de l'exercice à ses pieds. J'ai de grands maux de tête, elle me fend. J'ai la tête bien foible, elle me tourne. La tête a tourné à votre voisin, il est devenu fou. La tête lui a tourné, il est devenu orgueilleux, il ne se connoit plus.

EXERCICE LXXVII.

Continuation.

Informez-vous de ce que votre soeur demande, elle crie à pleine tête, à tue-tête. Je ne veux plus entendre parler de cela, cessez de me rompre la tête. Il se rompt la tête à calculer, à l'étude de l'Algèbre. Je ne veux plus de ce vin; c'est un vrai casse-tête; il donne à la tête, il porte, il monte à la tête. Mr. N. est fort inquiet,

quiet, fort chagrin, il a martel en tête. Le Marchand m'a jeté cette marchandise à la tête, je l'ai eue à vil prix, à bon marché. Il est bon quelquefois de se faire un peu rechercher, il ne faut pas se jeter à la tête des gens. Vous dites que cela n'est pas véritable, et moi, je parie ma tête à couper, (qui est la gageure d'un fou,) que cela est. On doit faire dans peu des réjouissances à l'occasion de la paix,

Mais tel a beaux yeux en tête,
Qui n'en verra pas la fête.

Il y a eu beaucoup de têtes cassées au siège de Münster, la prise de cette place a couté bien des têtes. Il s'est amusé à faire de l'argent, de la fausse monnoie, il lui en coutera la tête. Il faut toujours parler avec ménagement des têtes couronnées. Il n'y a tête d'homme, qui ose entreprendre une telle chose. Autant de têtes, autant d'opinions. Combien paye-t-on par tête? Il ne faut pas mépriser un tel, c'est une bonne, une excellente tête. Il n'en est pas de même de N. c'est une tête folle, verte, écervelée, évaporée, sans cervelle, eventée, à l'évent, une tête de linotte, de girouette, c'est-à-dire, que c'est un homme extravagant, sans jugement, sans conduite, d'un esprit frivole et léger. Il a fait un coup de sa tête, sans prendre conseil de personne. Il veut tout faire à sa tête. M. Luckner a fait un coup de tête avec beaucoup de prudence et de

de résolution. C'est un homme qui a de la tête, c'est à dire, qui a du bon sens et du jugement: ou qui est opiniatre et capricieux. Mais Guillaume est une étrange, une mauvaise tête: il a la tête chaude, il l'emporte aisément. S'il veut nous attaquer nous lui tiendrons, nous lui ferons tête. Le Comte de N. est à la tête des affaires, tout passe par ses mains. On a publié une ordonnance à la tête de l'armée. Il y a une belle Préface à la tête de ce livre. Me est une honnête femme, mais elle est d'une humeur fâcheuse; Bonne femme, mauvaise tête. La tête a tourné à cet homme, il a perdu la tête. Il travaille de tête, et les travaux de tête lui ont fait perdre la tête.



LE
CÉRÉMONIAL
DES LETTRES,
OU
LES FORMALITÉS
QUE L'ON DOIT OBSERVER EN
ÉCRIVANT À DIFFÉRENTES
PERSONNES.

LE
CHIFFRE
DES
LITRES

DES
LITRES

DES
LITRES

DES
LITRES

DES
LITRES

DES
LITRES



Le Cérémonial des Lettres consiste dans les formalités que l'usage a établies, et par lesquelles on témoigne des égards de civilité, d'affection, d'honneur, de respect pour les personnes à qui l'on écrit.

Ces égards sont différens par rapport à la naissance, au rang et à la qualité des personnes qui écrivent, comme aussi par rapport aux liaisons que la nature, les alliances, l'amitié, les emplois et l'intérêt ont formées entr'eux.

On ne se propose nullement de décrire toutes les différences que ces égards produisent dans le Cérémonial des Lettres; cela seroit infini, surtout si l'on pouvoit introduire les lecteurs dans les Cabinets des Grands, et mettre sous leurs yeux la manière dont ils écrivent les uns aux autres, et à leurs inférieurs. Un Duc traitera un Cardinal de *Monseigneur*, tandis qu'un autre ne jugera pas à propos de le faire. Les uns laissent plus, les autres moins de blanc entre l'inscription et le commencement de la lettre, dans des circonstances ou d'autres écrivent de suite. Il n'y a rien de plus fixe pour la souscription, ou pour ce qui est du corps de la lettre; On y remarquerait presque autant de différences qu'il y a de Seigneurs, chacun d'eux se faisant un Cérémonial à

H

son

son gré, et plusieurs n'ayant egard qu'au besoin, plus ou moins pressant qu'ils peuvent avoir des personnes à qui ils écrivent. Prodiges d'honnêtetés quand il s'agit de leurs intérêts, vous les verriez quelque-fois traiter avec hauteur les mêmes personnes, au dessous desquelles ils se sont abbaissés.

On se bornera donc à marquer avec toute la précision dont cette matière est susceptible, les formalités que le monde poli observe exactement, qu'il seroit honteux d'ignorer, et qu'il est souvent dangereux de négliger.

ART. I.

Des Billets.

Une des premières choses qu'il est nécessaire de savoir, c'est la distinction entre les Lettres et les Billets. Les Billets s'écrivent sans beaucoup de façon, et communément sur ce qu'on appelle *Petit papier à Lettres*, qui doit toujours être double. On n'y met point *MONSIEUR* au chef, mais dans la première ligne, de cette manière. *Je vous envoie, Monsieur, le livre etc.* Tout le reste est de suite, *Je suis, Monsieur Votre etc.* Et si l'on écrit à une personne qui demeure dans le même lieu, on ne marque ordinairement à la date que le jour de la semaine et la partie du jour. *Samedimatin, jeudi au soir.*

Ces billets s'écrivent de supérieur à inférieur, comme aussi entre amis, et entre gens égaux, ou
 a peu

à peu près lorsqu'on se voit ou qu'on s'écrit souvent. Quand on se fait un peu plus de civilités les choses n'en vont pas plus mal.

Il y a des gens qui s'offenseroient d'être traités de *Mon cher Monsieur*, par des personnes qu'ils regardent comme à peu près égales, parce que c'est une expression dont les supérieurs font quelque-fois ulage avec leurs inférieurs. Ces expressions *Mon cher Confrère*, entre personnes de mêmes compagnies, et *Mon cherami*, entre personnes familières ne sont peut-être pas sujettes aux mêmes inconvéniens, et on les peut employer dans les Billets: il faut pourtant éviter de s'en servir avec des personnes d'une humeur difficile. A l'égard de celles-ci, *Mon bon Ami*, ou *Mon Ami*, ou *Mon bon Monsieur*, il est peu de gens qui les supportent, s'ils ne sont attachés aux personnes qui leur font ce traitement.

Il ne faut jamais écrire en billet aux personnes qui ont beaucoup de supériorité sur nous, à moins qu'ils ne nous ayent admis dans leur familiarité la plus intime; encore faut-il qu'il ne soit question que de choses peu importantes, du cours ordinaire, et auxquelles ils ont bien voulu que nous prissions part. A l'égard des autres supérieurs, on leur écrit en Billet, quand il s'agit de les faire ressouvenir d'une chose dont on leur a déjà écrit, ou dont on vient de leur parler, et qu'il n'est pas nécessaire de répéter au long; quand on veut ajouter un mot à ce qu'on leur a fait entendre; quand il est question de choses ordinaires et

peu importantes de leur service: dans tous ces cas pour abréger, on peut se contenter de sou-
 scrire *Votre très-humble serviteur.*

Ce qui regarde les Lettres est d'un plus grand détail, et ne peut être bien traité qu'en rapportant à différens titres ce qu'on y doit observer.

A R T. II.

Du papier que l'on employe pour les lettres.

On ne se sert communément en France que de papier in 4. Les Marchands ont deux sortes de papier à Lettres, le grand et le petit; d'inférieur à supérieur on n'en employe que de grand, il doit toujours être double, et non pas en simple demi-feuille, quand même la Lettre ne seroit que de cinq ou six lignes.

On peut employer du petit papier à Lettres avec des inférieurs, mais les personnes d'un certain rang ne font guères d'usage de ce papier, sur tout depuis qu'elles se sont fait une espèce de loi de laisser à des secrétaires ou autres domestiques le soin de cacheter leurs Lettres et d'y mettre un enveloppe. Il est rare de se servir de papier doré sur tranche, et l'on n'est obligé en aucun cas de le faire.

A l'égard du papier noirci sur tranche, on y a renoncé pour le dedans du Royaume; mais si l'on a quelques liaisons avec des Seigneurs étrangers qui employent de ce papier, soit en faisant
 des

des complimens de condoléance, ou en donnant part de la mort de leurs proches, il est de la bien-séance de leur écrire comme ils écrivent, et par cette raison on se sert pour eux de papier *in fol.* s'ils ont coutume de s'en servir.

On n'employe pour le Roi que du papier *in fol.* Mais il n'est pas permis à tout le monde d'écrire à sa Majesté; il faut pour prendre cette liberté être d'un rang et d'une naissance considérable.

On employe aussi quelquefois du papier *in fol.* pour les personnes d'un rang fort relevé.

A R T. III.

De l'inscription des Lettres.

On appelle *Inscription* ou *souscription intérieure* d'une Lettre, le titre par lequel on apostrophe ceux à qui l'on écrit, et que l'on met ordinairement au haut de la Lettre.

Ce titre est pour tous les Rois, SIRE.

Pour tous les Princes, MONSEIGNEUR;

Pour tous les Cardinaux, Archevêques et Evêques,

ainsi que pour les Ducs et Pairs, pour Mr. le Chancelier, M. le Garde des sceaux, et M. le premier Président du Parlement de Paris, quand on n'est pas d'un rang égal au leur, MONSEIGNEUR.

Pour tous les autres séculiers, MONSIEVR.

Pour les Généraux d'ordres religieux, MON
TRES REVEREND PERE.

Pour les religieux prêtres, MON REVEREND
PERE.

Pour les frères Laïques, MON CHER OU VE-
NERABLE FRERE.

Pour toutes les Dames séculières, Reines,
Princesses, etc. pour les Abbeffes, et les
Religieuses qui ne sont pas de l'austère Ré-
forme, MADAME.

Pour toutes les Religieuses de l'austère Réfor-
me MA REVERENDE OU TRES REVE-
RENDE MERE.

Pour les filles, MADEMOISELLE, à la réserve
néanmoins des Filles de France, qu'on ap-
pelle MADAME.

On parlera plus amplement de ces titres dans
un traité qui leur est particulièrement destiné;
ce qu'on en doit remarquer en cet endroit, se ré-
duit aux observations suivantes :

1. A l'égard du titre de MONSEIGNEVR,
on le donne aujourd'hui à un grand nombre de
personnes revêtues de charges importantes, qui
ne s'en fâchent pas.

2. Le titre de MONSIEVR, qui est le plus
commun, ne va quelquefois pas seul, on y ajou-
te le nom de celui à qui l'on écrit en cette ma-
nière *Monsieur Perrin*; mais il faut être d'un
rang fort relevé, et à une très grande distance
de celui à qui l'on écrit, pour le traiter si libre-
ment :

ment: ce n'est guères qu'avec ses serviteurs qu'on peut en user ainsi.

3. Il y a des personnes qui en écrivant à des Religieux, les traitent de MONSIEUR, ils y trouvent plus de grace que dans le titre MON REVEREND PERE. Il faut les laisser faire, et nous conformer à un usage qui depuis tant de siècles n'a commencé à varier que de nos jours. Ce qu'on dit des Religieux, a lieu pour les Religieuses.

4. Le titre de MADAME a été usurpé depuis quelque tems par un très grand nombre de personnes du sexe qui n'y avoient point de prétention légitime. Il n'appartient qu'aux femmes des Nobles, mais il ne faut pas facher les autres qui s'y sont acoutumées, en le leur refusant mal à propos: et ce sera toujours mal à propos qu'on le leur refusera, quand on ne fera pas d'un rang plus relevé, mais à peu près égal au leur. Cette usurpation est un des moindres désordres que la vanité a causés. Il y a des villes où cet abus est moins commun qu'en d'autres, mais il n'est dans aucun lieu du monde aussi général qu'à Paris.

5. Il y a des personnes de condition qui mettent au titre les degrez de parenté qui les lient aux personnes à qui ils écrivent, *Monsieur, mon très-cher Père, Madame, ma très chère Tante*, d'autres n'en veulent point faire mention en cet endroit. A l'égard des personnes à qui il ne convient pas de dire, *Monsieur, mon Père*, il n'y a rien à leur dire, puisqu'ils ne peuvent varier

sur ce point. *Mon très-cher Père, Ma très-chère Mère, Mon très-cher Oncle*, etc. Voilà les formules dont ils ne sçauroient s'écarter.

6. En écrivant à des supérieurs, on met le titre à deux ou trois doigts du haut du papier, et l'on ne commence la Lettre que vers le milieu de la page, ou même plus bas, suivant la dignité et le rang de ceux à qui l'on écrit.

7. Quand on écrit à un inférieur, l'usage le plus général aujourd'hui est de faire entrer dans le corps de la Lettre l'inscription que l'on mettoit ci-devant en chef. Cela se pratique aussi entre personnes à peu près égales. En ce cas il faut placer le *Monsieur*, ou tel autre titre que ce soit, le plus près que l'on peut du premier mot, sans rendre néanmoins des-agréable l'arrangement de la période où il entre. C'est manquer au bel usage que de placer le titre à la fin de la première ligne, et il seroit encore plus malhonnête de le placer dans la seconde.

ART. IV.

Du corps des Lettres.

Il y a plusieurs observations à faire sur le corps de la lettre; l'ordre dans lequel on les propose, pourra les faire retenir plus aisément,

I. On observoit autrefois de laisser deux ou trois doigts de marge au papier, mais aujourd'hui cela est changé, et l'on écrit sans marge.

II. On

II. On a aussi renoncé à l'usage où l'on étoit cidevant de ne point écrire au *verso* du premier feuillet; on remplit aujourd'hui ce verso, avant que d'écrire sur le second feuillet. Tout ce qu'on y doit observer, c'est de commencer la seconde page à la hauteur où l'on a mis l'inscription.

III. Il faut bien prendre garde que le premier mot du corps de la Lettre ne puisse pas faire de liaison, ou avoir construction avec celui de *Monsieur*, ou *Monsieur*, qui est à la tête. Ces commencemens sont vicieux: *Vous n'avez infiniment soulagé, etc. Votre Laquais m'a apporté etc.*

Si l'on répond à une ou plusieurs Lettres qu'on a reçues, on doit commencer par dire qu'on a reçu les Lettres de telle et telle date.

IV. Tous les lieux communs sont bannis des Lettres; ces réflexions générales et usées, qui se peuvent appliquer à tout, et qui par cette raison-là même ne signifient rien, gâtent tous les écrits où elles se trouvent, mais principalement les Lettres, dont le principal caractère est un air naturel et aisé, un stile simple, net et coulant.

V. On y évitera avec le même soin les équivoques. Il y en a quelquefois d'heureuses, mais elles peuvent causer des méprises, et attirer un affront à un homme d'esprit qui n'en aura pas bien pris le sens.

VI. On ne pardonne point les comparaisons dans les Lettres; ce sont des figures qui n'y conviennent pas, et qui les rendent ennuyeuses à lire.

Il faudroit être de bien mauvais goût, pour farcir une Lettre de fables, de sentences, d'histoires, ou de proverbes. On n'y souffre pas même les réflexions, à moins que le sujet ne les ait fait naître, et qu'elles ne soient tellement liées au reste du discours, qu'on ne les en puisse détacher en entier: il est dégoûtant d'y en voir de placées comme en parenthèse.

VII. Ce qu'on vient de dire des réflexions, n'a point d'application aux Lettres que l'on écrit aux personnes sur la conduite desquelles on a inspection, puisque ces Lettres ne sont quelquefois qu'une suite d'avis, que ceux à qui on les donne doivent recevoir avec une respectueuse soumission. Ce qu'on y doit observer principalement, c'est moins de ménager le nombre des réflexions, ou d'étudier un tour pour les rendre plus agréables, que de n'en faire que de justes, et qui conviennent à l'état de celui à qui on écrit. C'est encore de ne rien laisser voir de trop rude, et de s'insinuer dans le coeur par des expressions de tendresse entremêlées à propos. Il faut se faire aimer des personnes dont on veut se faire écouter.

VIII. Il y a des Lettres sérieuses, il y en a d'enjouées: on ne peut donner des règles précises ni pour les unes, ni pour les autres; mais on avertit qu'un grand enjouement n'est guères éloigné de la plaisanterie, qu'il y dégénère aisément et que le caractère de plaisant ne fait point d'honneur. A quoi l'on ajoute que l'on ne peut employer le stile enjoué avec les supérieurs, si l'on
n'y

n'y est autorisé par la familiarité que l'on a avec eux, et qu'ils aprouvent: ce qu'ils ne font pas aussi souvent que se l'imaginent certaines gens, qui se croient vûs de bon oeil, parcequ'on les souffre, et que l'on rit quelquefois de leurs faillies.

IX. En quelque stile que l'on ait commencé à écrire une Lettre, il faut le soutenir jusqu'au bout: cela n'est pas aisé, mais il s'en faut tirer le mieux qu'il est possible.

X. Les différentes expressions qui entrent dans les Lettres, doivent être accommodées au sujet et au rang des personnes à qui on écrit. Les grandes richesses sont de quelque considération, quand il est question d'examiner le rang: un homme riche se croit aisément au dessus de ses égaux; il faut excuser son erreur,

Stultitiam patiuntur opes,

et lui écrire conformément à l'idée qu'il a de lui même. Cette observation peut paroître frivole, mais elle ne l'est nullement, puisque ce n'est pas la peine d'écrire à quelqu'un pour l'offenser.

XI. Le bel usage ne veut pas qu'on écrive par interrogation à une personne qui nous est supérieure, cela suppose de la familiarité, et c'est perdre le respêt qu'on lui doit. On peut néanmoins employer cette figure, en l'accompagnant d'un correctif très-respectueux: par exemple, si quelque curiosité intéressante nous obligeoit à nous informer d'une chose, nous pourrions dire: *Pardonnez-moi, s'il vous plait, Monsieur, la liberté que*

que je prens de vous demander quelle est cette personne, dont vous m'avez dit tant de bien.

XII. C'est une très-grande impolitesse de parler à l'impératif, comme qui diroit: *Ordonnez, Monsieur, que tout soit prêt quand nous irons chez vous.* Il faut user alors d'un correctif, qui adoucisse l'expression, et dire: *Monsieur vous aurez la bonté, s'il vous plait, de faire en sorte que tout soit prêt chez vous, quand nous irons etc.*

XIII. Il y auroit de l'incivilité à envoyer une Lettre pleine de ratures, d'interlignes et d'apostilles: les Lettres doivent être écrites nettement et avec toute la propreté possible.

XIV. On manque également à la politesse, quand on fait des abréviations dans une Lettre, ou que l'on employe le chiffre pour toute autre chose que pour les dates des Lettres auxquelles on répond et les sommes dont on fait mention. On n'écrit point: *il étoit âgé de 4. ans. Il y avoit 3000. hommes etc.* Mais: *il étoit âgé de quatre ans; il y avoit trois mille hommes, etc.*

Si l'on rend compte néanmoins de quelqu'événement, et qu'on marque le jour où il est arrivé, rien n'empêche qu'on ne se serve du chiffre.

XV. Il y a des titres pour les Rois, les Princes etc. qui s'employent dans le corps de la Lettre,

Pour le Roi, *Votre Majesté.*

Pour l'Empereur, *Votre Majesté Impériale*

Pour le Roi d'Espagne, *Votre Majesté Catholique.*

Pour

Pour les autres Rois, *Votre Majesté.*

Pour les Princes de la famille Royale, *Votre Altesse Royale*, et de même pour le Duc de Lorraine.

Pour les Electeurs de l'Empire, *Votre Altesse Electorale.*

Pour les Princes du sang et les Princes souverains: *Votre Altesse Sérénissime.*

Pour les autres Princes non souverains, *Votre Altesse.*

Pour le Pape, *Votre Sainteté.*

Pour les Cardinaux Princes, *Votre Altesse Eminentissime.*

Pour les autres Cardinaux, *Votre Eminence.*

Pour M. le Garde des Sceaux, les Ducs et Pairs, les Archevêques et Evêques, les Ministres et Secrétaires d'Etat, *Votre Grandeur.*

On ne s'en fert plus guères avec les Ducs.

Pour les Ambassadeurs et quelques autres, *Votre Excellence.*

On y peut joindre *Votre Paternité Reverendissime*, pour les Généraux d'Ordres Religieux: à l'égard du titre *Votre Révérence* pour les Religieux; il n'est employé que par les personnes qui ne savent pas parler. On parlera plus au long de ces titres dans le traité qu'on leur a destiné; mais on doit observer ici 1) qu'on les fait entrer ordinairement dans la première période de la Lettre, et 2) qu'on les répète aussi fréquemment dans les autres périodes, après avoir répété le titre de l'inscription, *Sire, Madame, Mon.*

Monseigneur, etc. et à quelqu'éloignement de cette répétition.

XVI. Dès qu'une Lettre a plus de deux périodes, et qu'on n'écrit pas à un égal avec qui l'on foit libre, le *Monsieur* doit y être répété. Et ce qu'on dit du titre de *Monsieur* s'étend aux autres titres, que l'on ne manque pas de répéter plus ou moins souvent, quoique toujours avec jugement, pour ne pas gâter l'harmonie de la période.

XVII. C'est une impolitesse grossière, quand on fait mention des parens de ceux à qui on écrit, de les désigner en disant crûment *votre frère*, *votre Cousin*, on doit dire, *Monseigneur* ou *Monsieur votre frère*, *Madame* ou *Mademoiselle votre Cousine*. Que si l'on parle des personnes titrées, cela ne fust pas encore, il faut marquer leurs titres, *Monsieur le Comte votre frère*, *Madame la Duchesse votre Epouse*, etc. On en use de même pour ceux qui ont des charges, *Monsieur le Président votre Oncle*, etc. Quand on fait mention de la charge après le degré de parenté, et que l'on dit par exemple, *Monsieur votre Cousin le Conseiller*, c'est moins une manière de faire honneur, qu'un moyen pour distinguer ce parent d'avec les autres parens, que celui à qui on écrit peut avoir au même degré.

XVIII. Ce mélange de *Monsieur* répété, et de *Monsieur* employé pour d'autres que celui à qui on écrit, peut quelquefois causer de l'embaras dans l'arrangement des périodes où il est nécessaire :

cessaire : il faut s'attacher alors à s'exprimer de la manière la plus claire qu'il sera possible, et l'on y réussira avec un peu d'attention. Ce qu'on peut proposer de mieux, à ce sujet, c'est d'éloigner le *Monsieur* répété autant qu'on le pourra de celui qui désigne le parent : il est avantageux quelquefois de nommer ce parent par son nom, et voici un exemple de ce double expédient : *Je souhaiterois avec passion, Monseigneur, que vous me pussiez entendre quand je parle de ce mérite extraordinaire que vous vous êtes acquis par votre valeur, et qui a servi d'un si beau modèle à Monseigneur de N. votre frère.*

XIX. On ne peut pas prier une personne au dessus de soi de faire des complimens à une autre, quand même elle la toucheroit de fort près. A l'égard des personnes que l'on peut prier, ces complimens ne doivent jamais être insinués dans le corps d'une Lettre, mais en apostille, à moins que la personne qu'on veut complimenter, ne fasse partie du sujet de la Lettre.

XX. Quand la matière de la Lettre doit finir trop bas, il faut la ménager, en sorte que l'on en puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante, mais il ne faut pas en avoir moins de deux.

XXI. Il n'est plus d'usage de finir une Lettre par la troisième personne. *Le Ciel veuille vous préserver d'un pareil accident, c'est le souhait de celui qui se dit véritablement, Monsieur, votre etc.* Cette construction est d'un mauvais goût,
par

par ce qu'elle présente la pensée de celui qui écrit d'une manière louche. En éfet, ne diroit-on pas qu'il parle d'une personne de son nom qui se dit serviteur de celui à qui la Lettre est adressée? Il faut donc finir sa Lettre par la première personne, c'est-à-dire, par *je suis* etc.

XXII. On se faisoit autrefois une loi de lier la fin de la Lettre avec le discours, sur tout quand on écrivoit à des personnes de considération. *Le Ciel veuille vous préserver d'un tel accident, c'est ce que je souhaite de tout mon coeur, en vous assurant, que je suis, Monsieur* etc. On sent bien que la chute de cette Lettre a raport à quelque chose qui la précède: c'est ce qu'on apelle finir heureusement une Lettre. Cela se pratique encore aujourd'hui, quand on peut amener une pareille fin naturellement, et sans peine, autrement on s'en dispense, parcequ'on ne doit rien mettre dans aucune partie d'une Lettre, qui sente la contrainte et l'affectation.

ART. V.

De la souscription des Lettres.

La souscription des Lettres est composée de trois parties.

1. De ces mots *je suis* ou *j'ai l'honneur d'être*, par lesquels on finit une Lettre, et de ce qu'on y ajoute de suite des sentimens d'affection, de considération, d'estime, de reconnoissance, d'attachement,

chement, de devoiement, de respect pour la personne à qui l'on écrit.

2. Du titre simple ou double par lequel on apostrophe celui à qui l'on écrit.

3. De ce qu'on se dit être à son égard.

Le premier point et le troisième ne doivent pas être considérés séparément; à l'égard du second, le titre qui a été mis à l'inscription, *Sire, Madame*, etc. doit être répété au dessous des mots *je suis* etc. et si l'on écrit au Pape, au Roi, à un Prince, etc. on place au-dessous de ce premier titre le second

De votre Sainteté,

De votre Majesté,

De votre Altesse Royale,

De votre Altesse Sérénissime,

De votre Altesse,

De votre Altesse Eminentissime,

De votre Eminence,

De votre Grandeur,

De votre Excellence,

Ces deux titres sont toujours vis-à-vis l'œil gauche de celui qui écrit, puis il met plus bas, mais vis-à-vis l'œil droit,

Le très-humble et très-obeissant etc.

On peut faire les observations suivantes sur les deux autres parties de la souscription.

I

I. En

I. En écrivant au Roi, la souscription entière doit être conçue en ces termes: *je suis avec le plus profond respect,*

SIRE,
DE VOTRE MAIESTE,

*Le très-humble, très-
obéissant et très-fidèle
serviteur et sujet,*

N.

Quelques personnes omettent le *très-fidèle*, qui n'est pas absolument nécessaire. On écrit à la Reine comme au Roi.

II. Quand on écrit à des Princes, ou à d'autres, à qui l'on doit donner le *Monseigneur*, il faut toujours employer des sentimens de respect: *Je suis avec un très-profond respect, Avec tout le respect imaginable. Avec tout le respect et tout le dévouement possible. Avec le plus respectueux attachement.* Ce dernier sentiment ne s'emploie qu'avec des personnes avec qui l'on a quelque liaison, et qui ne sont pas du plus haut rang: si on a quelque obligation nouvelle à ces personnes, on peut ajouter: *et la plus parfaite reconnoissance.* On ne peut se dire moins à l'égard de tous, que *très-humble et très-obéissant serviteur.*

III. Lorsque celui qui écrit aux personnes qu'on vient de dire, est d'un rang qui approche assez du leur, pour pouvoir les traiter du *Mon-*
sieur,

seur, il devra toujours souscrire *très-humble et très-obéissant serviteur*; mais il pourra employer des sentimens un peu moins humbles: *je suis avec le respect le plus sincère. Avec toute la considération possible.* Par ce dernier sentiment on se raproche beaucoup de ceux à qui l'on écrit, et l'on doit prendre garde à n'en pas faire usage contre ses intérêts.

Je ne parle point de ceux que leur naissance paroît égaler à quelques unes des personnes que l'on traite de *Monseigneur*; ils ne manqueront pas de se maintenir dans cette égalité, autant qu'ils le pourront sans se faire de préjudice.

IV. Les formules du No. III. sont celles qui doivent être employées d'inférieur à supérieur: et lorsqu'il y a beaucoup de supériorité, il faut se servir des formules de la seconde observation.

V. En écrivant à des Dames, aux maris desquelles on se croit égal, la politesse oblige à les traiter comme si elles étoient d'un rang plus élevé. On ne fera donc point difficulté d'employer pour elles les sentimens du *plus profond respect*, ou du *respect le plus sincère.* On peut aussi user du sentiment de *respectueuse estime*, quand on a quelque liaison avec elles: mais il ne faudroit pas le faire avec celles qui pourroient se croire au dessus de nous.

VI. Ce qu'on dit des Dames, convient aux Demoiselles, à qui il ne faut écrire qu'avec beau-

coup de discrétion, de crainte que la familiarité que l'on prendroit avec elles, ne leur fit tort, si elle venoit à éclater dans le monde.

VII. Entre égaux on souscrit, *votre très-humble et très-obéissant, ou très-afectionné serviteur*; mais au lieu de tous ces sentimens qu'on a rapportés, on se contente de finir par, *je suis sincèrement, avec un véritable attachement, avec toute la considération possible, avec une véritable estime*: toutes expressions, que l'on employe selon qu'elles conviennent aux personnes à qui l'on écrit. Ce seroit manquer à l'honnêteté, que d'employer le *très-afectionné* pour un égal qui se serviroit du *très-obéissant*. En général, pour ne point offenser les personnes, à qui l'on écrit, on doit prendre garde à la manière dont elles écrivent.

VIII. De supérieur à inférieur, il y a un assez grand nombre de degrés, dont la considération a fait imaginer des souscriptions très-différentes les unes des autres.

Les moins honorables sont celles-ci: *je suis tout à vous. entièrement à vous. essentiellement à vous. inviolablement à vous.* Les deux derniers sentimens sont un peu plus doux et plus obligeans que les premiers. Ils sont cependant fort au-dessous de la souscription *votre meilleur ami*, que les Princes du sang employent pour les Officiers de leurs Terres. Les supérieurs ne doivent donc les employer tout au plus que pour des personnes qui dépendent d'eux.

Cette

Cette autre souscription, *votre affectionné à vous servir*, met encore une très grande distance entre celui qui écrit, et celui à qui il écrit. On se raproche davantage, en se disant *très-affectionné serviteur*: et plus encore, si l'on se dit *très-humble et très-affectionné serviteur*. Il y a des supérieurs polis, qui ne font pas de difficulté de se dire *très-humbles et très-obeissans serviteurs*, quand ils écrivent à des personnes d'un rang peu inférieur au leur: *je suis*, disent-ils, *avec une considération, une estime particuliere*, et à quelques uns, *avec une sincère affection*, etc. Cette dernière souscription, *très-humble et très-obeissant serviteur*, est celle, dont les personnes qui ne font pas des plus hauts rangs, et qui savent le monde, ne manquent guères de se servir, en écrivant aux personnes du sexe, quoique d'une condition bien inférieure: mais il ne faut employer avec elles le sentiment d'affection qu'avec beaucoup de discernement.

IX. On ne sauroit déterminer les différens degrés de supériorité, ce n'est que dans les charges qu'on les distingue. Ceux qui en sont revêtus doivent se souvenir, qu'entre des personnes au-dessus desquelles ces charges paroissent les élever, il y en a que leur naissance autorise à s'égalier à eux.

On doit aussi tenir pour maxime: que dans le doute, ceux qui se peuvent croire supérieurs ne sauroient mieux faire que de se supposer égaux,

et que ceux dont la prétention à l'égalité est tant soit peu équivoque, doivent y renoncer de bonne grace, et agir comme s'ils étoient inférieurs. Il faut *se prévenir d'honneur les uns les autres*: cette règle n'est pas moins utile à la société qu'elle est conforme à l'Évangile, il n'y en a point de plus propre à maintenir la paix et l'union entre les hommes.

Il est pourtant vrai, que si un inférieur s'oublie et manque au respect qu'il doit à son supérieur; celui-ci peut le lui faire sentir par un traitement au-dessous de celui qu'il lui feroit en d'autres circonstances.

X. On a vû par toutes les observations précédentes, qu'on n'employe le sentiment *d'estime et d'affection* qu'entre égaux, ou de supérieur à inférieur. Pour ce qui est du sentiment de *considération*, j'ai supposé qu'il pouvoit se souffrir d'inférieur à supérieur, parce qu'en éfet il y a des gens qui s'en servent avec des personnes au-dessus d'elles. Il me semble néanmoins qu'il ne convient point en pareil cas, et que son vrai usage est entre égaux, ou de supérieur à inférieur.

XI. Je n'ai point fait mention de la souscription *vosre obéissant*, parceque les personnes qui sçavent écrire ne l'employent jamais; ni de celle-ci *vosre très-humble et très-obéissant serviteur*, parcequ'elle n'a rien qui la distingue de la souscription ordinaire, de sorte que si l'on doit l'employer quelquefois, ce n'est qu'en répondant à

un

un égal qui s'en est servi. S'il y a des gens qui en usent avec des supérieurs auxquels ils se croient à peu près égaux, c'est une affectation ridicule. Quant au sentiment *avec respect, avec considération, avec estime, avec attachement*, sans épithète, ils me paroissent un peu secs. Il y a des personnes qui les employent sans affectation, et d'autres, parce qu'ils craignent de faire trop d'honneur à ceux à qui ils écrivent: on se moque avec raison de la vanité des derniers.

XII. La plupart des Dames se croient autorisées à souscrire avec hauteur; on en voit qui ont peine à faire une souscription simple à ceux qui leur sont un peu inférieurs, et qui leur mettent crûment à la fin d'une Lettre, *vous me ferez plaisir de croire que je vous estime beaucoup*; ou tout au plus: *vous ne sçauriez croire l'envie extrême que j'ai de vous obliger*. Elles peuvent en user ainsi, quand elles sont assurées que leur liberté sera prise pour une marque d'estime et d'amitié; à quoi l'on peut se méprendre aisément. Hors ce cas unique, et plus rare que ne pensent quelques unes, elles doivent se conformer exactement au Cérémonial, sans se prévaloir des égards qu'on a pour leur sexe, et que la politesse n'exige qu'autant qu'elles sçavent les mériter. Elles écriront donc aux supérieurs avec les mêmes égards que feroient leurs maris; et si elles veulent user de réserve avec les égaux ou les inférieurs, ce ne doit être que par rapport aux expressions

pressions qui pourroient se prendre en mauvaife part, comme d'attachement et d'affection, mais nullement par raport aux autres termes qui marquent plutôt de la politesse que les sentimens de coeur.

XIII. Il y a un Cérémonial particulier entre parens. Un père et une mère fouscrivent: *je fuis votre bon père, votre bonne mère, votre affectionné père* etc. Mais la fouscription d'un fils doit être toute respectueufe: *je fuis avec le plus profond respect,*

Monsieur, mon père, Madame, ma mère, quand on est d'une naissance à pouvoir parler ainfi, ou bien, *mon très-cher père, mon très-honoré père,*

Votre très-humble et très-obéissant fils et serviteur.

On finit la Lettre à peu près de même pour un Oncle ou pour une Tante: *je fuis avec le plus profond respect,*

Monsieur mon Oncle, ou bien mon cher Oncle, Votre très-humble et très-obéissant serviteur et Neveu.

Pource qui est des autres parens, toutes choses étant égales, on fouscrit ainfi: *je fuis avec toute la considération possible, Monsieur, ou bien mon cher Cousin, votre très-humble et très affectionné serviteur et Cousin.*

On ne peut faire moins d'honnêteté à un parent inférieur; on peut, et même on doit lui en faire davantage, s'il est dans un rang plus élevé.

XIV. II

XIV. Il est question présentement de déterminer les intervalles que l'on doit mettre entre les trois parties de la souscription.

1. On n'en laisse aucun, mais on écrit tout de suite pour ses enfans et ses neveux.

2. On en use de même pour les personnes d'un rang fort inférieur; mais hors le cas de grande différence dans les rangs, le supérieur fait attention à la manière dont se conduit à son égard celui à qui il écrit, c'est-à-dire, qu'il sépare les trois parties de la souscription, qu'il met le *Monsieur* au-dessous du corps de la Lettre, et le *Votre* un peu plus bas, pour les inférieurs qui lui font beaucoup d'honnêteté.

3. Entre égaux on écrit ordinairement tout de suite; mais comme il y en a qui ne se conforment pas à cet usage, et qui séparent les trois parties de la souscription, on doit y avoir égard en leur écrivant, afin qu'ils n'ayent pas droit de se plaindre qu'on leur a fait moins d'honnêteté qu'on n'en a reçu d'eux.

4. Enfin on sépare les trois parties de la souscription en écrivant d'inférieur à supérieur, et le plus ou moins d'honnêteté consiste à mettre le *Votre* etc. plus ou moins bas, de sorte qu'il faut le mettre le plus bas qu'il est possible pour le Roi, les Princes, etc. père, mère, oncle, tante etc.

Ce seroit ici le lieu de parler des signatures; mais comme on doit entrer là-dessus dans un détail

tail qui regarde d'autres personnes que celles à qui ce traité est destiné, on se réserve à en parler à la suite du traité des titres.

ART. VI.

De la Date et des Apostilles.

La politesse veut que l'on mette la date au bas de la page où finit la Lettre, et vis - à vis l'oeil gauche.

Cette date comprend le lieu d'où l'on écrit, le jour, le mois et l'année; de *Paris* le 25. *Janvier* 1772. On ne date autrement que les billers.

Si l'on écrit à une personne que l'on puisse prier de faire des complimens à une autre, cela se fait par apostille au-dessus de la date. On insinue ces complimens d'une manière respectueuse, lorsqu'on n'est pas tout à fait familier: *Souffrez, Madame, que je vous prie de faire mes complimens à - - - Excusez, je vous prie, la liberté que je prens de saluer Mademoiselle votre fille*, et tels autres tours. On fait moins de façons entre amis.

Les personnes de condition, et d'autres qui ont des Secrétaires ajoutent une autre sorte d'apostille à leurs Lettres; elle consiste à marquer au bas de la première page, et vis - à - vis de l'oeil gauche, le nom de la personne à qui ils écrivent, et quelquefois la ville où il demeure: *Monsieur de la Grange, à Seulis*. C'est parcequ'ils se déchargent sur le Secrétaire du soin de fermer leurs
Lettres,

Lettres, et d'y mettre le dessus. On voit depuis quelque tems des gens, qui n'ayant point de Secrétaires, veulent imiter en ce point les personnes de condition, et l'on se mocque avec raison de leur vanité.

Les autres apostilles, par lesquelles on ajoute ce qu'on a oublié dans le corps de la Lettre, ne sont suportables qu'entre personnes qui ont de grandes relations entre elles; encore faut-il que la Lettre soit longue, et qu'on ne puisse la refaire sans perdre trop de tems.

ART. VII.

De la maniere de plier les Lettres, et de les cacheter.

Il y a deux manières de plier une Lettre: la première est de la plier en quatre, et de la couvrir d'une enveloppe qu'on cachète, et sur laquelle on écrit la suscription intérieure. On en use autrement quand on n'employe point d'enveloppe; on plie alors le premier feuillet dans sa largeur en trois parties à peu près égales, puis les deux feuillets ensemble dans leur longueur en trois autres parties, dont les deux extrêmes se rapprochent, de sorte que celle du milieu est de même longueur que les deux autres ensemble; on renverse ce qui reste du second feuillet sur le premier, et au second pli qu'on y fait, il ne reste qu'une bande dans laquelle on fait entrer le tout, et où l'on applique le cachet.

Une

Une troisieme maniere, qui consiste à plier le papier en deux dans sa longueur, puis en trois parties inégales dans sa largeur, ne convient qu'aux billets que l'on s'envoie entre égaux, ou entre amis, ou de supérieur à inférieur, par un domestique afdé. Comme on peut lire une Lettre fermée de cette maniere, il est contraire au bon sens de la confier à des inconnus, et de l'envoyer par la poste.

Ce seroit manquer à la bienféance, que d'envoyer une Lettre pliée de la maniere, c'est-à-dire, sans envelope à une personne au-dessus de soi: cela ne convient qu'avec des inférieurs et entre égaux qui se connoissent, et qui se dispensent réciproquement du Cérémonial à cet égard: on doit l'envelope aux égaux qui s'en servent.

Quand on veut plier une Lettre de cette maniere, il faut prendre si bien ses mesures en écrivant, que la cire ou le pain à cacheter ne puisse mordre sur l'écriture.

L'envelope est absolument nécessaire pour les Lettres qui remplissent plus de trois pages, quelque peu d'écriture qu'il y ait à la troisieme page, parcequ'en ce cas, on ne peut les plier proprement et de la maniere qu'on a décrite.

Quand les quatre pages sont remplies, il est de l'honnêteté d'y joindre un feüi let blanc qui les couvre. Cela n'est pourtant nécessaire que d'inférieur à supérieur. Si l'on écrivoit à des
person-

personnes d'un très-haut rang, et qu'on ne pût se renfermer dans trois pages, il faudroit employer deux feuilles entières pour la Lettre, et écrire de telle sorte qu'il y eût du moins quelques lignes à la première page de la seconde feuille.

Le papier de l'enveloppe ne fera pas moins propre que celui de la Lettre, on ne doit jamais y rien écrire en dedans, parcequ'on a coutume de le jeter sans y regarder.

La bienséance ne permet pas de mettre une Lettre sous l'enveloppe de celle que l'on écrit à une personne de distinction, c'est en user trop librement avec elle; cela ne se pratique que dans le commerce familier. Quand même on écriroit en même tems au mari et à la femme, les Lettres dévoient être adressées à l'un et à l'autre séparément. Il est vrai qu'il y a des rencontres où l'on doit se conduire autrement, si, par exemple, le mari est soupçonneux, il vaut mieux mettre les deux Lettres sous une même enveloppe, ou si l'on écrit à une Demoiselle nubile en même tems qu'à ses parens; mais il faudra prier alors d'excuser la liberté que l'on prend.

C'est une très-grande impolitesse de cacheter avec du pain à cacheter, quand on écrit à une personne au-dessus de soi; il n'y a que les Religieux et les Religieuses à qui cela soit permis, comme une marque de la pauvreté dont ils ont fait profession: les autres doivent se servir de cire d'Espagne.

Cette

Cette cire doit être noire, quand on écrit à des personnes qui sont en deuil; sur tout quand on leur fait des complimens de condoéance sur la mort de quelqu'un de leurs proches.

Il est indifférent de cacheter une Lettre en trois endroits, ou en un seul.

Quand on écrit à un supérieur, l'honnêteté demande que l'on se serve du cachet de ses armes plutôt que d'un chiffre, d'un camayeu, ou d'une devise gravée, à moins qu'on n'eût des raisons pour en user de la sorte.

ART. VIII.

De la suscription extérieure des Lettres.

Les suscriptions extérieures des Lettres sont celles qui se mettent au dehors des Lettres, quand elles sont pliées; elles contiennent toujours le nom de celui à qui on écrit, et presque toujours le lieu de sa demeure.

Si l'on écrit au Roi, on ne met sur l'enveloppe que ces mots: AU ROI: de même pour la Reine et pour Monseigneur le Dauphin, on ne met autre chose que A LA REINE. A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Ces suscriptions se placent au bas de l'enveloppe, de sorte qu'il n'y ait plus d'espace pour écrire.

On

On observe la même règle pour le Pape, l'Empereur, les Rois et les Reines, et l'on met au bas de l'enveloppe en une ligne :

A SA SAINTETE.

A L'EMPEREUR.

A L'IMPERATRICE.

A SA MAIESTE CATHOLIQUE LE ROI
D'ESPAGNE, OU LA REINE D'ESPA-
GNE.

A SA MAIESTE LE ROI DE LA GRAN-
DE BRETAGNE etc.

A l'égard des autres Princes Souverains, on met la suscription en deux lignes qui occupent l'une le haut, et l'autre le-milieu de l'enveloppe, en cette forme :

A SON ALTESSE ROYALE

Monseigneur le Duc de Lorraine.

Ce qui s'entend lorsque ces Princes sont dans leurs Etats; quand ils n'y sont pas, on marque le lieu où l'on fait que la Lettre leur fera rendue.

On marque le lieu de la demeure de toutes sortes de personnes, à la réserve des Souverains.

Si l'on écrivoit au Fils, ou Petit-Fils de France, on mettroit au haut de l'enveloppe: A SON ALTESSE ROYALE, et vers le milieu, *Monseigneur le Duc de - - -*

On écrit de même en observant, si l'on veut, de commencer la seconde ligne un peu plus haut, pour toutes les personnes qui sont traitées d'A. S.
d'A.

d'A. d'A. E. d'Em. et d'Exc. A SON ALTESSE SERENISSIME, *Monseigneur le Comte de CLERMONT*, et ainsi des autres. A l'égard du titre de *Grandeur*, on n'en fait aucun usage sur l'envelope.

Quand un Prince du sang porte le nom de Prince ou de Duc par Excellence, on met seulement: *A Monseigneur le Prince. A Monseigneur le Duc.* en une seule ligne vers le milieu de l'envelope, et au bas le lieu de la demeure.

Pour tous les autres on met:

A Monseigneur,
Monseigneur le - - -
 ou bien,

A Monsieur
Monsieur, etc.

Il y a des dignitez et des offices qui désignent si bien les personnes qui en sont revêtues, qu'on ne les nomme jamais par leur nom; ainsi l'on écrit toujours, *Monseigneur le Chancelier. Monseigneur le Premier Président. Monsieur le Procureur Général*, l'un et l'autre du Parlement de Paris, ce qu'on ne marque pas, parcequ'il doit s'entendre. *Monseigneur le Contrôleur Général. Monseigneur l'Archevêque ou Evêque de - - - Monsieur le Premier Président du Parlement de - de la Chambre des Comptes de - - - de la Cour des Aydes de - - - du Grand Conseil, etc.* et de même des Procureurs Généraux,

En

En écrivant à des Ducs, Marquis, et autres Gentils-hommes titrés, il faut marquer leurs titres avant le nom, *Monsieur le Comte de - - -* On feroit inexcusable d'y manquer. On met aussi le titre de Président avant le nom, *Monsieur le Président N.*

Il est contre le bel usage de charger le dessus d'une Lettre d'une légende des qualités des personnes à qui on écrit; il y en a même dont le nom seul remplit assez la suscription, pour n'y rien ajouter. On en use toujours ainsi avec les Princes du Sang.

Si la personne à qui l'on écrit a plusieurs grandes charges, on marquera celle, par laquelle on dépend de lui; et si on n'en dépend pas, on emploiera le titre de la charge la plus éminente. Si l'on écrit, par exemple, à un Duc qui soit Maréchal de France, on marquera cette qualité: *A Monsieur le Duc de - - - Maréchal de France,* et de même s'il a un des grans offices qui égalent aux Ducs les Seigneurs qui en sont revêtus; mais s'il est Lieutenant - Général des Armées du Roi, etc. ou Gouverneur d'une Place, on n'en fera pas mention. Que s'il est Gouverneur de Province, les personnes de son Gouvernement pourront le marquer à la suscription.

Il n'y a personne dans la Noblesse, qui ne soit bien-aîsé qu'on le marque Chevalier des Ordres

K

du

du Roi, quand il a l'honneur de l'être; c'est une qualité qu'on ne doit pas oublier.

Quand on écrit à des personnes d'une grande distinction, ou connues par leurs emplois, comme Ducs, Présidens de Cours Supérieures, Conseillers d'Etat, Maîtres des Requêtes, Prélats résidans dans leurs Diocèses, Présidens, Procureurs Généraux, etc. on ne marque pas leur demeure particulière. Il est ridicule de mettre pour un Duc, par exemple, *en son Hôtel, rue---* ou pour un Evêque résidant, *en son Palais Episcopal*: le nom de la ville mis au bas suffit. Quand les Princes de la Maison Royale, les Princes du Sang, les Grands Officiers, les Ministres et Secrétaires d'Etat à qui l'on écrit, sont à la Cour, on ne marque pas le lieu, comme Versailles, Marli, Fontainebleau: on met seulement: *A la Cour.*

L'indication du lieu de la demeure se fait toujours au bas de l'enveloppe, vis-à-vis l'oeil droit.

Venons aux Dames. On leur doit les mêmes titres d'honneur qu'à leur maris; ainsi l'on met à une Princesse épouse, par exemple, d'un Fils de France,

*A Son Altesse Royale,
Madame la Duchesse de - - -*

Les autres titres *d'Altesse Sérénissime, d'Altesse et d'Excellence*, qui se mettent à la suscription pour

pour les Princes et quelques Seigneurs, doivent y être employés de même pour les Dames de ce rang. Pour toutes les autres on met:

A Madame,
Madame etc.

Communément on ne marque point les charges des maris, mais seulement leur nom, *Madame la Princesse de - - - la Duchesse de - - - la Marquise de - - -* et ainsi des autres titres, ou *Madame telle.*

C'est néanmoins tout le contraire dans les cas suivans, où le nom du mari est supprimé pour ne faire mention que de sa charge, *Madame la Chancelière, Madame la Première Présidente*, ce qui s'entend du Parlement de Paris, *Madame la Première Présidente du Parlement de - - - de la Chambre des Comptes de - - - de la Cour des Aides de - - - etc.* et dans la Province, *Madame l'Intendant.*

On joint le nom avec le rang ou la charge du mari pour les femmes des Maréchaux de France et des Présidens: *Madame la Maréchalle de - - - Madame la Présidente N.* J'ai déjà dit que le titre de *Madame* n'appartenoit qu'aux femmes dont les maris possèdent des emplois considérables, ou qui vivent noblement, mais qu'on ne le refuse pas à d'autres qui y sont acoutumées. Les personnes de distinction traitent celles-ci de *Made-*

moiselle, à moins qu'ils ne soient engagés par des considérations particulières à leur faire plus d'honneur: la forme de la suscription pour elles, est: *A Mademoiselle, Mademoiselle N. rue telle à Paris.*

Quelquefois même il faut marquer chez qui elles demeurent, de crainte que la Lettre ne leur soit pas renduë à tems. Si elles sont dans le commerce, on le marque, et leur enseigne. Cela se pratique de même pour les marchands.

Les seules Filles de France s'appellent *Madame*, toutes les autres filles sont traitées de *Mademoiselle*. S'il y a une Princesse du sang qualifiée *Mademoiselle* par excellence, en lui écrivant on met sur l'enveloppe *A Mademoiselle*, et rien de plus, à la réserve du lieu de la demeure.

Aux autres Princeses du Sang non mariées on met: *A Son Altesse Sérénissime, Mademoiselle de* - - -

A toutes les autres filles, *A Mademoiselle Mademoiselle N.*

En écrivant à des Religieux, on leur met, s'ils sont constitués en dignité, *Au Tres Révérend Père, Le Tres Révérend Père N. Supérieur Général de l'Ordre de* - - - *ou Provincial de l'Ordre de* - - - *en la Province de* - - - *ou Visiteur de la Province de* - - - *ou en l'Ordre de* - - - *ou Prieur de telle Maison, etc.*

Et

Et s'ils ne sont pas en dignité,

Au Révèrend Père,
Le Révèrend Père N. Religieux de l'Ordre de -

Pour ceux qui prennent le *Dom*, comme les Bénédictins, les Chartreux et les Feuillans, il n'y a rien de plus à observer si non qu'on le met immédiatement avant leur nom, *le Révèrend Père Dom N.*

On met aux Abeffes, *A Madame,*
Madame l'Abbesse de - - -

aux Religieuses des Abbayes Royales, et autres qui ne sont pas de l'austère réforme,

A Madame,
Madame - - - Religieuse, etc.

et aux Religieuses de l'austère réforme,

A la Révèrende,
La Révèrende Mère N. Religieuse de - - -

ART. IX.

De quelques Règles de bienséance.

Il ne reste plus que de recueillir un petit nombre d'observations pour ne manquer à aucune des règles de la bienséance par rapport aux Lettres.

K 3

I. L'hon-

I. L'honnêteté veut que quand on a reçu une Lettre, on songe promptement à y faire réponse, sur tout quand il s'agit de quelque affaire importante et à la quelle on ne sçauroit donner trop de soin.

II. En fait de commerce des Lettres, l'exactitude demande que l'on réponde par ordre à tous les articles des Lettres qu'on a reçûes, et que l'on donne tous les éclairciffemens que l'on peut donner.

III. En écrivant à une personne de distinction on ne doit emprunter la main d'autrui, que quand on ne peut pas écrire lisiblement, ou qu'on a d'autres empêchemens légitimes: on peut alors se servir du ministère d'une personne qui écrive bien.

IV. C'est faire un espèce d'insulte à un homme élevé en dignité, et à toute personne au-dessus de soi, que d'afranchir les Lettres qu'on lui écrit, à moins que l'on n'y soit obligé pour les faire passer dans les pays éloignés.

*Remarques sur les Lettres des Domestiques
à leurs Maîtres, et des Maîtres
à leurs Domestiques.*

On entend ici par *Domestiques* les premiers Officiers d'un Prince ou d'un Grand Seigneur, qui sont obligés de rendre compte à leurs Maîtres,

tres, et de leur écrire des Lettres en forme de Mémoires.

Le Cérémonial de ces Lettres consiste à ne point observer les intervalles, à ne pas souscrire, et même à ne pas signer, lorsque son écriture est connue du Maître.

La souscription qu'on y mettroit, seroit tout-à-fait contraire à la bienséance, et le bon sens ne permet pas d'affûrer celui aux gages duquel on est, que l'on est son serviteur: ce seroit supposer une indépendance qui ne seroit pas du goût d'un grand Seigneur.

Il faut donc qu'un Domestique commence sa Lettre par la première chose dont il veut rendre compte à son Maître, en mettant le *Monsieur* ou *Monsieur*, dans la première ligne, le plus près qu'il lui sera possible du premier mot; il la continuera par le détail des affaires qui concernent son Maître, et s'il veut lui marquer l'attachement qu'il à son service, il finira en l'affûrant qu'il continuera à remplir son devoir avec toute l'exactitude et tout le zèle dont il est capable.

Les Maîtres écrivent en billets à leurs domestiques: ils y marquent simplement et sans aucune façon tout ce qu'il leur plait: *j'ai vu ce que vous me marquez de la difficulté survenue dans* etc. s'ils sont contens de leur conduite dans une affaire: *j'ai agréé, j'ai trouvé fort bon* etc. *Vous m'avez*

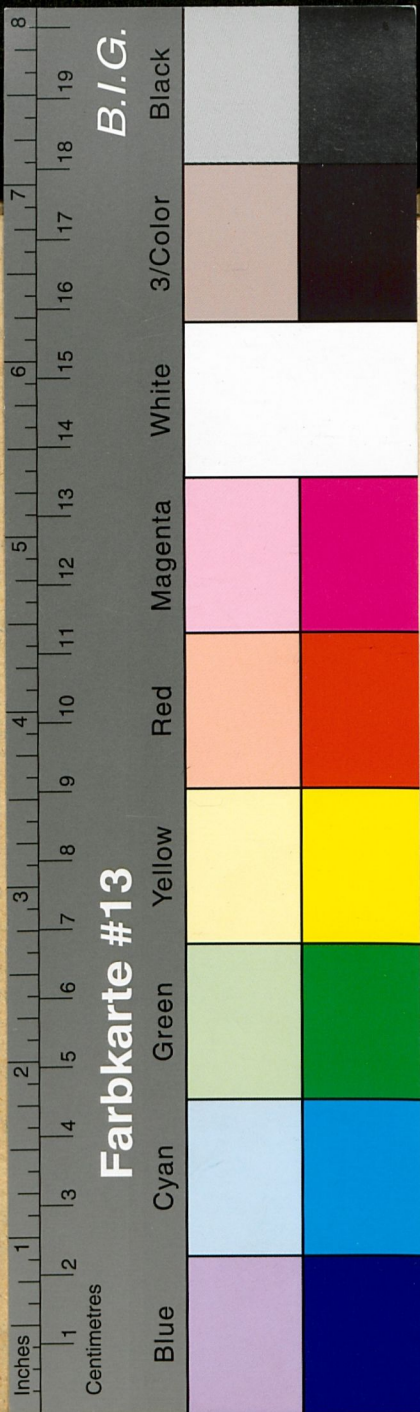
m'avez fait plaisir de etc. Je vous fais bon gré de etc. S'ils trouvent au contraire qu'ils n'ayent pas fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'eux: je croyois que vous auriez pris une telle résolution, et plus légèrement: je m'étonne que vous n'ayez pas etc. Il y a d'autres expressions plus dures, et tout le monde ne les trouve que trop aisément. Si l'on veut leur donner des ordres: Vous ferez telle et telle chose; plus obligeamment: Vous me ferez plaisir de etc. Et dans l'occasion: je vous sçaurai très bon gré du soin que vous aurez à cette affaire. Que si on accorde quelque récompense, on doit donner un nouveau prix à la gratification, en y joignant les expressions les plus affectueuses. On finit le billet comme on l'a commencé, sans aucune façon: la date et le nom y suffisent. On peut y dire: *Comptez de ma part sur une affection égale à votre zèle, ou quelque autre chose semblable.*



DL942

(K226 1709)

n.c.



P R A T I Q U E
DE QUELQUES
GALLICISMES,
P R O V E R B E S
ET
M E T A P H O R E S,
O U F A Ç O N S D E P A R L E R
F I G U R É E S,
E N F O R M E D E D I S C O U R S P R O P R E S
À F A I R E C O N N O Î T R E L E G É N I E
D E L A L A N G U E F R A N Ç O I S E .

O N Y A J O I N T
L E C É R É M O N I A L
D E S L E T T R E S ,

O U
L E S F O R M A L I T É S
Q U E L ' O N D O I T O B S E R V E R E N
É C R I V A N T À D I F F É R E N T E S
P E R S O N N E S .

P A R M R . D . E . C H O F F I N .
L . P .

A H A L L E
D E L ' I M P R I M E R I E D E J E A N J A Q U E S C O U R T .
M D C C L X I I I .